

SEPTEMBRE 1983 - 6 FF

Le Courrier de l'unesco



Les fleuves

Le temps des peuples



Photo © Claude Sauvageot, Paris

17 Chine

Sur le Grand Canal

Colossal ouvrage ouvert à la navigation en 610 par l'empereur Yang des Sui, le Grand Canal modernisé constitue aujourd'hui une des principales voies d'eau nord-sud de la Chine. Sa longueur est de 1 700 km et il relie la région de Beijing à Hangzhou, dans le Zhejiang, après avoir traversé les deux grands fleuves de la Chine, le Huanghe (fleuve Jaune) et le Yangzi (fleuve Bleu). Notre photo : le Grand Canal à Wuxi, ville du Jiangsu.

Publié en 27 langues

Français	Tamoul	Coréen
Anglais	Persan	Kiswahili
Espagnol	Hébreu	Croato-Serbe
Russe	Néerlandais	Macédonien
Allemand	Portugais	Serbo-Croate
Arabe	Turc	Slovène
Japonais	Ourdou	Chinois
Italien	Catalan	Bulgare
Hindi	Malais	Grec

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais, en espagnol et en coréen.

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris

Belgique : Jean de Lannoy,
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 58 francs français ; 2 ans (valable uniquement en France) : 100 francs français ; Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco. Retourner à Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 46 francs.

Rédacteur en chef :
Edouard Glissant

ISSN 0304-3118
N° 9 - 1983 - OPI - 83 - 3 - 402 F

pages

4	Des chemins qui marchent par Eugenio Turri
8	AMAZONE L'empire de l'eau par Thiago de Mello
12	CONGO Ces eaux donnèrent la vie par Henri Lopes
15	Des péniches et des hommes par Benoît Delafon
16	DANUBE Au fil de l'Histoire par Friedrich Heer
23	GANGE La déesse tombée du ciel par Lokenath Bhattacharya
26	MISSISSIPPI Le Père des eaux par John Seelye
29	NIL Fleuve de la mémoire par Lotfallah Soliman
32	VOLGA Matouchka par Leonid Likhodeev
35	YANGZI Vers l'est coule le fleuve par Bai Hua
38	Nos auteurs
2	Le temps des peuples CHINE : Sur le Grand Canal

Le Courrier du mois

FLEUVES, sources de vie, comme le Nil, ou secours du croyant jusqu'à la dernière heure, comme le Gange ; fleuves qui, tels le Mississippi ou le Yangzi, ne cessent de défier l'homme ; qui, assagis comme le Danube ou la Volga, ont servi parfois de remparts contre les invasions ; fleuves grandioses ou impétueux, comme l'Amazone ou le Congo, qui ont gardé une part de leur mystère...

Nous avons choisi de consacrer ce numéro du Courrier de l'Unesco à quelques-uns des grands cours d'eau de la planète parce que leur histoire est liée à l'histoire des hommes et nous avons demandé à des écrivains de diverses nations de les évoquer librement. Tantôt pères nourriciers, tantôt engendres de mythes, tantôt voies de communication, ces « chemins qui marchent » ont permis aux riverains d'élargir leurs horizons, de bâtir des civilisations, d'affirmer leur identité. Certains ont créé des liens sacrés, comme le

Gange ; d'autres, des liens profanes, comme le Danube ; domptées, les eaux tumultueuses d'un Mississippi ou d'une Volga ont fourni l'énergie nécessaire à l'essor industriel ; l'Amazone, lui, a été un laboratoire occulte où la nature a mis au point d'innombrables espèces animales et végétales, que l'homme n'a pas fini d'inventorier et qu'il se devrait de préserver.

La page de notre couverture présente une des rivières de la Martinique, car le destin des rivières est le même que celui des grands fleuves. Que dit la rivière s'adressant, par exemple, au Congo, à l'Amazone ou au fleuve Jaune ? Que dit la fragile portée d'eau et de roche à ces imposants dépositaires de vie ?

« Méfiez-vous, fleuves du monde. Tout autant que moi, craignez l'inconséquence des hommes. Hier, mes eaux nourrissaient les poissons noirs à tête plate, les grosses écrevisses grises, que dans ce pays on appelle des habitants, toutes espèces en voie de disparition ou

déjà exterminées. Les engrais inconsidérément utilisés, les déboisements follement répartis, ont tari mon cours. »

Mais ce que l'homme a ainsi défait, l'action de l'homme peut le réparer. Il ne s'agit pas aujourd'hui de pleurer le passé ni de refuser les moyens que la science et les techniques mettent à la disposition des peuples. Il s'agit de les adapter aux besoins réels des hommes, de prévenir les catastrophes qu'un usage irraisonné de ces moyens risque à nouveau de déclencher. Le destin des fleuves est inséparable de celui des forêts menacées, des régions désertifiées, des terres cultivables englouties sous les inondations.

Notre couverture : Photo J. Ducange © Agence TOP, Paris.

Couverture de dos : Yemanyá (1982), huile sur toile (1,50 x 1,50 m) du peintre uruguayen José Gamarra. Photo © Tous droits réservés.

Des chemins qui marchent

par Eugenio Turri

DANS les anciennes cosmogonies, les fleuves étaient des éléments sacrés qui représentaient l'éternelle fuite des choses, au sens où l'entendait Héraclite. Dans la Chine ancienne, ils étaient assimilés au dragon, symbole du renouveau cyclique de la vie. D'une manière générale, ils étaient considérés comme source de fécondité et de vie, comme reliant l'origine à la fin, le principe au tout, en un cycle éternel et purificateur qui est aussi celui de l'âme humaine.

Dans la réalité spatio-temporelle, les fleuves exercent sur l'homme et sur ses activités une influence qui est souvent double, contradictoire: ils fécondent et anéantissent, ils attirent et repoussent, unissent et séparent, ils suscitent des forces tout à la fois bénéfiques et maléfiques. Mais l'homme reste en définitive toujours maître de privilégier l'une ou l'autre de ces tendances opposées, en exploitant ou en n'exploitant pas les grandes possibilités qu'offrent les fleuves d'orienter l'histoire et d'organiser l'espace. Les faits l'ont montré de différentes manières et en des temps divers.

Depuis la préhistoire, l'homme n'a

cessé de rechercher les fleuves pour se repérer dans l'espace et pour satisfaire ses besoins en eau. C'est le long de fleuves qu'à l'aube des temps historiques, il fit éclore les civilisations agricoles qui, les premières, assujettirent l'espace terrestre et plièrent la nature à leurs desseins. C'est enfin sur de grands fleuves du monde antique que s'épanouirent les civilisations qui imprimèrent un cours nouveau à l'histoire de l'humanité, celles que les historiens appellent parfois les civilisations « fluviales », entendant par là que les fleuves ont été le facteur décisif de leur développement, tout comme le fut pour d'autres (les civilisations du néolithique, de l'âge de fer, de l'âge du bronze, etc.) l'utilisation techniquement révolutionnaire d'autres éléments naturels.

Les grandes civilisations fluviales, dont l'économie reposait sur la culture irriguée et qui étaient le fait de sociétés à population nombreuse et largement urbanisée, eurent leur siège dans des plaines alluviales, dans des espaces réunis soit par un, soit par deux grands fleuves — le Tigre et

l'Euphrate, le Nil, l'Indus et le Gange, le fleuve Jaune et le fleuve Bleu —, auxquels correspondent respectivement les civilisations suméro-babylonienne, égyptienne, indienne et chinoise. Mais quel rôle les fleuves jouèrent-ils au juste dans la constitution de ces organisations homogènes et durables?

Auteur d'une conception « historique » et « possibiliste » de la géographie, Lucien Febvre a, au début de ce siècle, utilisé la notion de « point d'appui » pour définir les cadres naturels où l'homme s'établit. Sont, en ce sens, des points d'appui les plaines alluviales où coulent les fleuves, les montagnes où ils prennent leur source, les côtes où ils se jettent dans la mer — bref, les cadres naturels, habitables ou non, plus ou moins accueillants ou hostiles, qui ont attiré l'homme et où celui-ci a construit son histoire d'une manière plus ou moins heureuse et réussie. Les fleuves, quant à eux, sont les véritables « points d'appui » de ces « points d'appui » que sont les plaines, de ces tremplins qui permirent à l'homme de connaître un essor inouï et de se lancer à la conquête de la nature.

Mais, si l'histoire dépendait des fleuves et non pas des hommes, il serait impossible d'expliquer les civilisations qui, comme la civilisation européenne, se sont affirmées dans des contextes différents. Cette remarque permet précisément de mieux comprendre quels ont été exactement le rôle historique et la fonction civilisatrice des fleuves.

Si l'on prend le cas de l'Europe, on constate, il est vrai, que les étapes de son évolution ont eu successivement pour théâtre les rives de « petits » fleuves (du Tibre au Rhin, de la Seine à la Tamise et au Danube). Mais si l'on veut déterminer les facteurs géographiques qui ont assuré la continuité de son développement, l'on est obligé de faire

Photo Georg Gerster © Rapho, Paris



entrer en ligne de compte des espaces de communication autres que les bassins fluviaux, notamment les mers – ces « plaines liquides », pour reprendre une expression de F. Braudel –, à commencer par la Méditerranée, où les Européens ont vécu leurs premières expériences culturelles, tissé leurs réseaux d'échanges, amorcé une expansion qui, du pourtour méditerranéen, s'est ensuite orientée vers l'Atlantique et les autres océans.

Nous voyons tout de suite ce que les civilisations fluviales ont d'original par rapport à la civilisation européenne par exemple. Cette dernière est essentiellement maritime, côtière, thalassocratique et tournée vers l'extérieur, alors que les premières sont terrestres, agricoles, axées sur le fleuve, conditionnées par lui et par le caractère de limitation inhérent aux « routes liquides ». Elles n'ont jamais étendu leurs communications hors de la voie tracée par le fleuve (ou au-delà de la mer dans laquelle il se jette). C'est pourquoi elles ont été dépassées, elles se sont comme immobilisées dans le temps, et ont fini par être étouffées par des civilisations plus dynamiques, plus ouvertes sur le monde, qui n'étaient pas comme elles ancrées près d'un fleuve. Ce qui est vrai de la civilisation européenne l'est aussi, encore qu'en un sens différent, de la civilisation arabo-islamique, laquelle a absorbé l'expérience historique et l'héritage propres des civilisations fluviales, mais a développé son action en un sens universaliste, en mettant à profit ces voies « solides », ces voies terrestres qui menèrent, par-delà les déserts, ses marchands et ses prédicateurs jusqu'aux confins de l'univers pénétrable – les forêts humides de la zone équatoriale.

L'historien anglais A.J. Toynbee a expliqué l'histoire et ses grandes vagues de civilisation par un phéno-

mène relevant de la pure volonté humaine, qu'il a appelé *challenge*, ou « défi ». D'après lui, l'homme serait d'instinct poussé à édifier quelque chose de neuf là où les conditions naturelles sont les plus hostiles et lui opposent les plus grands obstacles. C'est en pratiquant ce genre de défi, qui l'obligeait à mobiliser toutes ces ressources intellectuelles, ainsi que son inventivité technique et ses facultés d'organisation, qu'il aurait renforcé ses capacités de lutte. L'historien anglais trouve confirmation de sa théorie notamment dans le cas de la civilisation chinoise, laquelle a pour berceau non pas le fleuve Bleu, au cours relativement régulier en raison de la configuration de son bassin, mais le fleuve Jaune, fleuve dangereux, bien-faisant mais impétueux (c'est le dragon de la mythologie chinoise), bien plus difficile à maîtriser que le fleuve Bleu.

Pour ce qui est de l'organisation sociale des rapports de production, il est convenu aujourd'hui, après les débats que la question a suscités entre historiens marxistes et non marxistes, de classer les civilisations fluviales, comme la civilisation égyptienne, parmi les organisations socio-historiques liées au « mode de production asiatique », ainsi appelé parce qu'il aurait trouvé une forme exemplaire et ses manifestations les plus typiques dans les bassins fluviaux d'Asie (en Chine, en Inde et en Indochine). Le mode de production asiatique a, on le sait, pour origine la nécessité de réaliser de grands ouvrages hydrauliques (digues, canaux, etc.) afin de régulariser le cours du fleuve et d'en utiliser les eaux pour l'irrigation. Ces grands travaux devaient être menés collectivement, ils exigeaient une forte organisation et c'est justement pourquoi ils devaient être régis par un ordre supérieur et soumis à des

règles appropriées (comme celles qui, en Mésopotamie, furent inscrites dans le fameux code d'Hammourabi). Suivant cette interprétation, les sociétés fluviales étaient de nature bureaucratique, despotique, elles étaient axées sur le pouvoir de décision du souverain qui médiatisait les rapports entre l'homme et la nature (entre les hommes et les dieux) et qui, en sa qualité d'exécuteur de la loi des eaux, reçut parfois dans la Chine ancienne le titre de *Grand Ingénieur*. Mais peut-on considérer l'Égypte comme relevant du mode de production asiatique? Certes, comparée à la somme d'efforts nécessaire pour dompter les grands fleuves d'Asie (on pense surtout au fleuve Jaune), la tâche à accomplir le long du Nil était moins écrasante. La construction des grands monuments destinés à célébrer une éternité parallèle à celle du fleuve (tombes, pyramides, etc.) exigea somme toute davantage de sacrifices de la part des Égyptiens. Mais elle imposait la même hiérarchisation.

Tout différent est le cas des grands fleuves d'Europe, continent fragmenté, politiquement et hydrologiquement... Ce serait faire preuve d'un déterminisme naïf que de soutenir que les divisions qui sont aujourd'hui encore la marque de l'histoire européenne, sont dues à l'absence de grand fleuve – et du reste l'Europe a toujours été tournée vers l'extérieur, vers des horizons plus vastes. Mais force est d'admettre que, sur ce continent, les fleuves ne furent jamais un facteur d'unité. Le Rhin, dont le cours fut un axe de romanisation et de christianisation, puis de développement du capitalisme et d'industrialisation, a toujours contribué à diviser plus qu'à unir, même s'il semble aujourd'hui en passe de devenir l'axe d'une nouvelle unité européenne. Il en va de même du Danube, qui traverse une mosaïque de nations qui n'ont jamais ►

Pêcheurs wagenya sur des rapides du fleuve Congo, au Zaïre.



►été unies, pour qui jamais le fleuve ne fut facteur d'entente.

Tout autre est la Volga, le « fleuve » par excellence, et aussi la *mat*, la mère, dont le rôle est fondamental dans l'univers russe. Elle a tenu dans l'histoire de ce pays une place primordiale.

Traversant la Volga, le monde russe s'étendit vers l'est, rattachant à lui le monde des steppes, soudant l'Europe à l'Asie, enrichissant la culture russe d'apports nouveaux, lui conférant une dimension plus vaste, une conscience asiatique ou euro-asiatique. Comme tous les grands repères territoriaux, la Volga est une référence psychologique et sentimentale pour le peuple russe. Ce n'est nullement un hasard si, durant la dernière guerre, celui-ci trouva en elle son dernier mais invincible rempart (lors de la décisive bataille de Stalingrad, aujourd'hui Volgograd), épisode qui fa rendit plus chère encore à ce peu-

pour lesquelles ils étaient bien un éléments vital, mais qui opérait au sein d'un monde clos. Ils entraient dans la mythologie des sociétés qui vivaient sur leurs berges, comme symboles de forces surnaturelles qui échappaient au pouvoir de l'homme. En tant que tels, ils étaient respectés; voies de communication, ils étaient aussi une source de nourriture, une présence rassurante, bienfaisante. Puis, avec l'expansion coloniale, ils devinrent pour les Européens une voie de pénétration dans des continents inconnus – la seule possible pour qui vient de la mer. C'est ainsi que, bien que coulant du nord vers le sud et qu'il eût été logique d'explorer l'Amérique du Nord d'est en ouest, le Mississippi apparut dès le départ comme la voie de pénétration la plus appropriée, car il permettait d'accéder aisément au cœur du continent et à ses richesses. Il devint donc rapidement l'axe essentiel de la conquête

L'Amazone a connu un sort analogue: axe exceptionnel de navigation, elle a, comme le Congo, été utilisée pour drainer les ressources du continent par la poussée aventureuse des *bandeirantes* et l'éphémère incursion des *seringueiros*, dont témoigne aujourd'hui cette sorte de rêve ou d'utopie européenaisante surgie en pleine forêt qu'est Manaus, songe ou utopie dont le revers historique est le saccage des richesses amazoniennes.

Pour l'Amazone non plus, le moment n'est pas encore venu d'assumer un rôle nouveau dans l'histoire de l'Amérique du Sud, bien qu'à présent le rapport entre les hommes et le fleuve y soit fondamentalement différent de ce qu'il était dans les anciennes civilisations fluviales. Jadis considéré comme une source de fécondité, le fleuve est devenu une ressource à exploiter, une simple voie de navigation. De ferment



ple, dont l'amour pour les grands espaces trouve en elle, en même temps que sa dimension affective propre, ses limites historiques et culturelles (sa vocation continentale plus que maritime). Et la Volga est un fleuve dont le temps a modifié l'aspect et les fonctions à un point rarement égalé.

Mais n'est-ce pas là, en définitive, le destin de tous les fleuves? Après des débuts comparables, ils connaissent ensuite une évolution propre, étroitement liée à l'histoire du pays qu'ils baignent. Si elle est peut-être moins vraie du Nil, cette remarque vaut sûrement pour d'autres grands fleuves comme ceux qui sont à des époques récentes entrés dans le réseau des communications modernes, ceux qui ont été mis en valeur à l'ère coloniale, tels que le Mississippi, le Congo ou l'Amazone.

Jadis, ces fleuves constituaient l'arrière-plan de civilisations locales

de ce territoire.

Les grands fleuves équatoriaux – le Congo et l'Amazone – ont connu quant à eux un sort différent. Un accident naturel – les Boyoma Falls – barre l'accès du Congo aux vaisseaux venant de la mer. Mais passé ces chutes, le fleuve étale ses eaux paisibles en un cours imposant qui permet de remonter en bateau jusqu'aux régions les plus reculées du continent. Les puissances coloniales ont largement exploité cette possibilité pour drainer les richesses de ces contrées (Stanley avait appelé l'attention sur ce grand fleuve, qu'il considérait comme la « voie royale » offerte à l'Europe pour introduire « le commerce et le christianisme » en Afrique). La situation n'a guère changé de nos jours, et le fleuve n'est encore qu'un facteur potentiel d'évolution pour l'ensemble de l'Afrique équatoriale.

de civilisation, il est désormais tombé au rang de moyen. Le monde industriel, en effet, n'est plus motivé par les fleuves, qui ne l'intéressent tout au plus que sous l'angle économique, en tant que voies de communication. Et les communications ont elles-mêmes pris de nos jours des dimensions et un caractère tels que les fleuves, fût-ce les plus grands et les plus importants pour les échanges, ont cessé d'être des « points d'appui » indispensables. Dans le monde actuel, l'ordre naturel qui régnait autrefois semble se disloquer de plus en plus. Même comme mythes, les grands fleuves ont fait leur temps, quelles que soient les passions qu'ils peuvent encore allumer chez ceux qui vivent quotidiennement sur leurs bords. Mais c'est en cela précisément qu'ils sont humains.

Eugenio Turri

Dans l'ancienne Chine, les fleuves étaient associés au dragon, symbole du renouvellement cyclique de la vie. A l'extrême gauche, bol de céramique de Yue datant de l'époque Song (10^e - 13^e siècles) et orné de trois dragons.

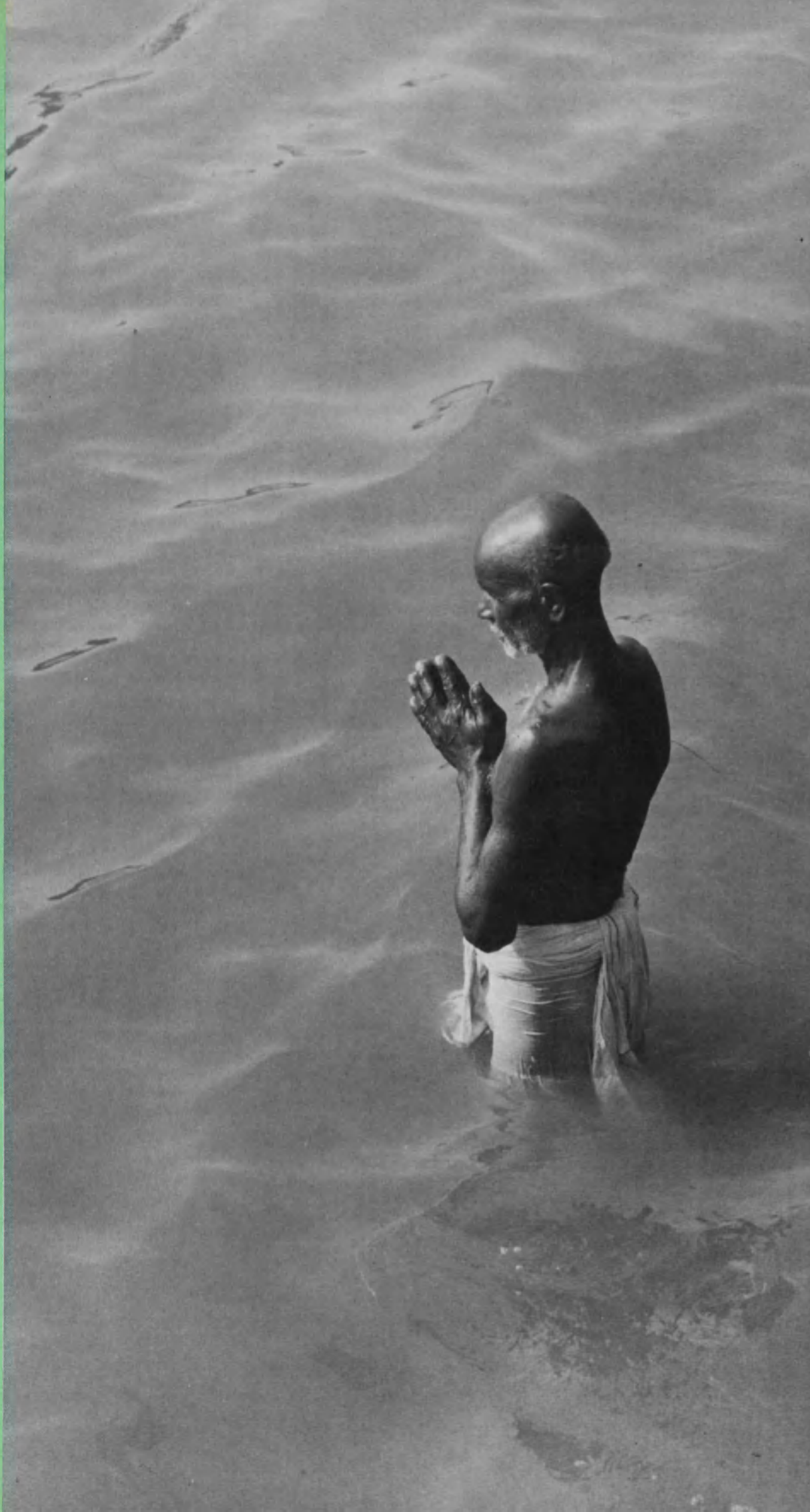
Photo © The Metropolitan Museum of Art, New York - Rogers Fund

A gauche, modèles de bateaux qu'on utilisait sur le Nil dans l'ancienne Egypte. Ils ont été trouvés à Deir el-Bahari, près de Thèbes, dans la tombe de Meketre, qui fut chancelier d'un des derniers rois de la XI^e dynastie, au Moyen Empire (vers 2040-1710 av. J.-C.).

Photo © Hassia, Paris

Ville sainte des hindous, Varanasi (Bénarès) est située sur la rive gauche du Gange (Ganga en sanscrit et en hindi), dans l'Uttar Pradesh, Etat du nord de l'Inde. Depuis des siècles, les pèlerins viennent en foule s'y purifier dans les eaux du fleuve sacré.

Photo © Claude Sauvageot, Paris



AMAZONE

- Longueur: 6 280 km
- Source: dans la cordillère des Andes; embouchure: dans l'océan Atlantique
- Débit moyen: 180 000 m³ par seconde
- Bassin: 6 915 000 km²
- Selon les estimations, la masse de ses eaux représente un cinquième de la masse des eaux courantes du globe
- En s'écoulant dans l'Atlantique il rend saumâtre l'eau de mer jusqu'à plus de 160 km du rivage

La ville de Manaus, située sur le bord du rio Negro, à 13 km environ du confluent avec l'Amazone, est l'un des ports fluviaux les plus importants et les plus modernes d'Amérique du Sud. Toutefois on peut voir encore, aux alentours de la ville ou au bord des *igarapés* (chenaux empruntés seulement par des canots), des maisons traditionnelles construites sur pilotis ou même sur des radeaux pour les protéger des crues du fleuve.

L'empire de l'eau

par Thiago de Mello

DU plus haut de la cordillère, là où les neiges sont éternelles, l'eau fuse et trace une ligne tremblante sur la peau vieille de la pierre : l'Amazone vient de naître. Il naît à chaque instant. Il descend lentement, lumière sinieuse, pour croître sur le sol. Creusant dans le vert, il invente sa route et grandit. Des eaux souterraines affleurent et se joignent à celle qui descend des Andes. Le ventre très blanc des nuages est frappé par le vent et l'eau descend du ciel. Rassemblées, les eaux avancent et se multiplient en d'innombrables chemins qui arrosent l'immense plaine coupée par la ligne de l'équateur.

Plaine qui occupe la vingtième partie de la surface de ce lieu appelé terre, où nous demeurons. Vert univers équatorial qui couvre neuf pays d'Amérique latine et presque la moitié du sol brésilien. On y trouve la plus grande réserve mondiale d'eau douce, ramifiée en des milliers de chemins d'eau, labyrinthe enchanté qui renaît sans cesse de lui-même, franchissant les millions de kilomètres carrés du territoire vert.

C'est la patrie de l'eau.

C'est la grande Amazonie, tout entière située sous les tropiques humides, avec sa forêt épaisse, enivrante, où palpité encore, sur de vastes espaces, inviolée et jamais atteinte par l'homme, une vie tissée dans le végétal depuis l'aube du tertiaire. Inviolée et inconnue dans bien de ses étendues et de sa vérité, l'Amazonie reste à découvrir.

*Viens avec moi, le temps est clair,
et le vent souffle, général.
Nous allons doucement, ramant
dans l'eau noire transparente,
ayant grand soin
que la proue du bateau
ne ride l'ourlet de la lumière.
Viens découvrir avec moi
les sources vertes de la vie.*

Voilà le fleuve qu'a vu Vicente Pinzón en 1500, sans savoir qu'il avait quitté l'Atlantique pour pénétrer dans l'embouchure d'un océan d'eau douce. Sainte-Marie-de-la-Mer-Douce. C'était l'Amazone, sillonné par la quille des premières caravelles. Le Paranaçu des Indiens qui habitaient sur ses rives. Ses noms furent nombreux :

*Mer d'eau douce,
fleuve d'Orellana,
Marañon,
Guéna des indiens Arawak,
Paranaçu des Tupis,
rio de las Amazonas,
Grand Fleuve des Amazones,*

ou simplement l'Amazone, fleuve qui parcourt plus de six mille kilomètres, depuis le filet d'eau qui descend du lac Lauri — Lauricocha — à la tête des Andes, qui descend aussi de Vilca-

nota et, prenant corps dans l'Urubamba, torrent de boue, gagne l'Ucayali, puis va grossir le débit du Solimões dans la forêt péruvienne, et trouve son lit principal en entrant sous le même nom au Brésil, en compagnie des troncs d'arbres arrachés aux berges, nom qu'il garde jusqu'à sa rencontre avec le rio Negro, terre de mystère, et les eaux limoneuses de l'un ne se mêlent jamais aux eaux très noires de l'autre, mais c'est pourtant là qu'il devient l'Amazone proprement dit, fleuve impétueux qui va creuser le profond détroit de Breves pour se jeter dans l'Atlantique en repoussant à d'énormes distances les eaux de l'océan.

Il est vrai que la mer se venge. Elle assemble ses forces salées et revient avec violence, en vagues de plusieurs mètres de haut, qui roulent, colossales et rugissantes, sur les eaux du fleuve, balayant tous les obstacles, faisant couler des bateaux, petits ou grands.

La loi du fleuve ne cesse jamais de s'imposer à la vie des hommes. C'est l'empire de l'eau. Eau qui court dans la fureur du courant, eau qui soulève, eau qui lave, eau qui arrache, eau qui s'offre en chantant, eau qui tombe en cataracte, eau qui tourbillonne, eau qui baisse lentement et qui soudain monte en crue, eau du fleuve qui ne coule presque plus, un danger lorsque le vent se lève, elle attrape le vent pour s'envoler ; eau figée dans le silence de l'*igapó* (1). Eau des grands fonds, plus de cent brasses, et dans le silence du gouffre se déplacent lentement de gigantesques *piraibas* (2) aveugles. D'étroits *igarapés* (3), comme celui du Puçu, avec le charme de ses méandres qui me connaissent tant, ne s'assèchent jamais, ne montrent jamais le fond de leur lit, même à l'époque des plus basses eaux. Eaux peu profondes, transparentes ou fangeuses, celles où les raies s'éparpillent très tôt le matin. Eaux des bouches de lac, eau ronde des têtes de source. Eau immobile : dans le lac de Marcelo, là-bas au-delà du Parana-mirín-de-Eva (le petit Parana d'Eve), quand le *uirapuru* chante, toute la forêt se tait, les autres oiseaux cessent de chanter et les eaux aussi restent coites, à l'écoute, et de temps en temps leur peau frissonne. Eau traversée par les grandes herbes du *capim* d'un bord à l'autre, eau couverte de broussaille, on marche sur une couche épaisse de végétation enchevêtrée. Eau de maladie : eau d'amibe, eau de la fièvre noire. Mais aussi eau de puits : dans la chaleur moite de la forêt, l'œil d'eau, qui offre sa fraîcheur, ne cesse jamais de sourdre. Eaux boueuses du Solimões, du Madeira, du Juruá, du Purus. Eaux bleues du ▶

L'Amazone, près du port de Tabatinga, photographié à la mi-avril, époque où les affluents de la rive gauche du fleuve atteignent leur plus haut niveau en raison des chutes de pluie dans la partie supérieure de son bassin. Le même phénomène se produit sur la rive droite au mois de juin.





- Tocantins, eaux vertes du Tapajoz, du Xingu, eaux noires de toutes les couleurs du rio Andirá.

Je viens de monter et de descendre le Solimões, depuis le confluent du rio Negro, non loin de Manaus, jusqu'au triangle amazonien qui unit le Brésil, le Pérou et la Colombie. La ville brésilienne de Tabatinga, et Leticia la colombienne, côte à côte, ont pour vis-à-vis, sur l'autre rive, la petite et vaillante Ramón Castilla péruvienne, déjà onze fois détruite par la force des eaux qui emportent toutes les terres cultivables. Ce furent des jours et des jours de voyage, à contre-courant, dans une petite embarcation équipée d'un moteur au centre. Saison de la montée des eaux, l'enchente, le fleuve gonflé inondait les basses terres, fauchant les arbres et les masures. Des heures et des heures de navigation sans rencontrer âme qui vive. Soudain, un vol de grues traversant, toutes blanches, la transparence du soir. Et, tout à coup, dans une courbe du fleuve, longeant la rive, une petite pirogue, creusée dans un tronc entier d'itauba, un caboclo (4) à la proue, faisant des signaux avec sa rame, geste de quelqu'un qui appelle. Un bon regard, un visage lumineux. Mais affligé : un de ses enfants en bas âge venait de mourir, sans aucune assistance, dévoré par les fièvres.

C'est l'Amazone et son cycle des eaux. Temps des « premières eaux », quand le fleuve donne des signes de sa volonté de mon-

La Tamise

Coule tout bas, douce Tamise, le temps de ma chanson.

Edmund Spenser

ter. Temps de crue *enchente*, temps de décrue, *vazante*. C'est le régime des eaux qui conditionne et qui transforme la vie de l'homme amazonien tout au long de l'année. Dans toute l'Amazonie. Non seulement à l'intérieur de la forêt et au bord des fleuves, mais aussi dans les villes et dans les principaux centres de la région, l'homme ressent les effets, généreux ou contraires, de la montée ou de la descente des eaux. Chez lui, dans sa nourriture, dans son travail de chaque jour. Le régime des eaux est un élément constant dans le calcul de la vie de l'homme. Car ce sont aussi des cycles économiques. Grandes décrues signifient abondantes récoltes : les basses terres inondées sont rendues très fertiles par le fleuve qui leur donne sels minéraux et matières organiques. C'est la saison des grandes pêches, des bonnes plantations. Les fortes crues correspondent aux dures calamités, aux misères : le poisson se cache dans les eaux dormantes où l'on n'accède que par des chemins forestiers, les cultures sont détruites, il faut emmener le bétail sur des hauteurs de terre ferme ou bien le rassembler à la hâte dans la *maromba*, espèce d'enclos exigu monté sur pilotis au-dessus des eaux, sous la menace des serpents *sucurijus* ; le bas des maisons reste immergé, les cobras viennent narguer les animaux domestiques. L'homme est à la merci du fleuve. Mais il ne se décourage pas : il attend le retrait des eaux, avec l'espoir de profiter de la terre enrichie par l'inon-

dition. Le fleuve dicte à l'homme sa conduite. Et l'homme suit toujours l'ordre du fleuve. Sinon, il succombe.

*Je viens de ce royaume généreux
où les hommes issus de sa verdure
restent captifs et oubliés,
et cependant profondément frères
des éléments puissants, permanents
tels que les eaux, les vents et l'espérance.
Viens connaître avec moi le fleuve et ses lois.
Viens apprendre la science des tourbillons,
viens écouter les oiseaux de nuit
dans le silence magique de l'igapó
couvert d'étoiles émeraude.*

Comme dans la Genèse le visage de Dieu, aujourd'hui c'est l'espérance qui plane sur la face des eaux de mon fleuve. Qui plane encore. Malgré tout. Malgré la destruction, le pillage de ses richesses, le déboisement sauvage, la faune menacée et surtout la détresse du riverain, l'espoir amazonien persiste. Le cœur de l'homme est inlassable. Mais que la forêt, elle, se lasse d'être à ce point maltraitée, voilà notre grande crainte.

La pluie est un élément constant dans la forêt vierge. Et pas seulement durant les mois d'hiver où l'eau tombe compacte, sans trêve, des jours et des jours. Il pleut constamment, même en été, qui est la saison sèche. Tout d'un coup, les gros nuages ventripotents du ciel équatorial se mettent en branle lourdement, deviennent noirs et se dissolvent : la trombe d'eau s'abat, et c'est l'orage amazonien, et le vent qui chante en rafale. Cela aussi bien au lever qu'au milieu du jour, ou lorsqu'on traverse le fleuve de nuit, l'obscurité rayée d'éclairs illuminant, d'une rive à l'autre, la surface déchaînée des flots.

En haut, enfant yahua. Ces Indiens, établis sur la rive gauche de l'Amazone, font partie, avec les Jivaros, les Zaporos et d'autres, d'un ensemble de communautés qui sont demeurées à peu près indépendantes au cours de leur histoire.

Photo Jim Holland © Rapho, Paris

Le rio Negro, l'un des principaux affluents de l'Amazone, vu ici près du port de Manaus. La végétation tropicale très dense rend difficile par endroits la navigation.

Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

C'est d'un orage de ce genre qu'une fois nous avons réchappé, sur le Solimões péruvien, l'Indien Moron et son petit garçon de cinq ans, le *caboclo* Rios et moi. J'avais passé la journée dans un village des Indiens yahuas, apprenant des choses de la vie auprès d'un jeune *tuchaua*, jeune sorcier qui en savait long sur le datura et autres plantes magiques. Avant la tombée du jour, nous partîmes pour Choriaco, petite agglomération riveraine, à bord d'un canot à moteur arrière. Environ deux heures de route. Saison des crues. Nous remontions le fleuve en longeant la rive murée par la forêt quand soudain, à mi-chemin déjà, l'orage éclata. « Celui-là va être terrible », annonça d'une voix calme, de l'arrière où il manœuvrait le moteur, mon ami l'Indien. Près de lui, dans le fond du canot, son fils, tout petit, recroquevillé de froid. Je me vois encore assis sur le banc de devant, me retournant et remarquant, avant qu'il ne fasse complètement nuit, l'éclat intense de ses yeux énormes. C'était la peur. A la proue, sur un banc tout étroit, sans chemise, le *caboclo* Luis Rios, habitant de Choriaco. Nous affrontâmes l'orage sans souffler mot. Ensemble, silencieusement solidaires. Le courant augmentait, le canot se balançait, dressé sur la crête des vagues, puis retombait avec fracas, la pluie nous fouettait de toutes parts. Vint le moment où l'on ne voyait absolument plus rien. Obscurité totale. La proue heurtait sans cesse des troncs d'arbres. Un bruit sourd, le canot semblait devoir chavirer. Moron inclinait vers lui le moteur arrière, de façon que ses hélices restent hors de l'eau, pour éviter les chocs. Seuls les éclairs nous aidaient, fendant le ciel de part en part : la clarté fugace montrait un tronc énorme, un morceau d'arbre, ses branches encore toutes vertes de feuilles, déjà presque sur nous. Moron, preste et muet, déviait le canot d'un coup de gouvernail. L'obscurité était telle que je ne devinais même pas ma main à quelques centimètres de ma figure. Et

pourtant, j'eus maintes fois la certitude que l'Indien Moron parvenait, lui, à distinguer, au milieu de ces ténèbres opaques, quelque chose du fleuve et des berges. Ses yeux arrivaient à voir. Du moins ses oreilles, ou tous ses sens, très aigus, discernaient-ils ce qui s'approchait de l'embarcation. Ainsi, par exemple, il obliquait brusquement vers la gauche puis redressait le cap ou ralentissait la marche du moteur. Et de sa bouche entrouverte s'exhalait un son rauque, puissant et bref qui, ô miracle, s'entendait au milieu des clameurs de l'orage. Tout comme s'il était un parent des eaux.

La tempête cessa avant notre arrivée à Choriaco. Un peu avant. Et je sens maintenant qu'il me faut raconter deux choses qui eurent lieu cette nuit-là. La première c'est qu'à peine avions-nous franchi le pas du Parana de Choriaco, nous vîmes plusieurs pirogues qui venaient dans notre direction. C'étaient des hommes et des femmes de ce coin du monde que je n'oublierai jamais : sûrs de notre venue aux premières heures de la nuit, ils savaient, comme nous tardions beaucoup, que nous avions été pris par l'orage, et avaient décidé d'aller à notre rencontre pour nous porter secours. Lorsqu'ils nous aperçurent, ce fut un cri de joie immense et prolongé qui jaillit de toutes les poitrines. La deuxième, c'est que le ciel, après l'orage, alluma ses étoiles, pardon, toutes ses étoiles, qui se mirent à briller, énormes, planant libres et dégagées dans le vaste espace de la nuit amazonienne.

Thiago de Mello

(1) *Igapó*, mot indien. Partie de la forêt, sous-bois inondé.

(2) *Piraíba*. Gros poisson de l'Amazone.

(3) *Igarapé*, littéralement « le sentier de la pirogue ». Petit affluent, ou bras d'eau entre deux îles, entre deux rivières.

(4) *Caboclo*. Métis du Brésil, croisement d'Amérindien et d'Européen.



CONGO

- Longueur: 4 370 km
- Source: dans le Shaba, au Zaïre, et il s'appelle alors de Lualaba; mais sa source la plus reculée, située entre le lac Tanganyika et le lac Malawi, est celle du Cham-besi; embouchure: l'océan Atlantique
- Débit moyen: 41 000 m³ par seconde
- Bassin: 3 820 000 km²
- Navigable jusqu'à Kisangani
- Connu aussi sous le nom de Zaïre, déformation du mot africain *nzadi* ou *nzari*, fleuve

Ces eaux donnèrent la vie

par Henri Lopes

Population riveraine du haut Congo, les Wagenia sont des pêcheurs expérimentés. Sur les rapides mêmes des chutes Boyoma, ils construisent des échafaudages de bois auxquels sont fixées des nasses qu'ils peuvent manœuvrer.

Photo Georg Gerster © Rapho, Paris



J'AI tant voyagé qu'il m'est arrivé d'oublier la carte balisée de lucioles, le pas de danse du village, jusqu'au maintien des muscles de la gorge pour désigner, les hommes, la main, le feu, la goutte, le sel et ce qui brûle, sur le chemin des cuisses aux pectoraux. Mais, quand, en quelque lieu de cette terre, privé des flamboyants et de l'odeur des mangues, mon cœur guidait mes pas, sans but, le long des plages, questionnant le mystère fascinant du gouffre, c'est toujours vers toi que revenaient mes pensées.

Car n'envie rien à l'Océan.

Connaissez-vous bien le Fleuve, juste en avant de M'Foa et Kinshasa? Quand le bateau laisse le port et fend de biais la fantasia d'écume, sa fumée tient en suspension longtemps encore le rêve du rêveur qui le suit depuis les quais. Il n'aura pas atteint Nsélé, que déjà l'œil l'aura perdu.

Si tu n'as jamais accompli le pèlerinage de Loango, ne tends pas la sébile, va sur le plateau à hauteur du Pool Malébo.

Chasseur ou pêcheur des nuits, quelle que soit ta patience, quel que soit l'art de qui



Photo Abbas © Gamma, Paris

Une partie relativement faible du vaste potentiel hydro-électrique du bassin du Congo — estimé à environ 130 000 000 de kilowatts — a été aménagée jusqu'à présent. Cidessus, le barrage d'Inga, à une quarantaine de kilomètres en amont de Matadi, fut achevé en 1972 avec une capacité, à cette date, de 300 000 kilowatts. Ce barrage est la première phase d'un gigantesque aménagement grâce auquel ce site pourrait devenir le plus grand complexe hydro-électrique du monde, avec une capacité potentielle de 30 000 000 de kilowatts.



tissa tes nasses et tes filets, n'insiste pas, aucune ruse ne surprendra les lamantins dont les vieux nous entretenaient lorsqu'ils nous enseignaient la vie et le pays.

Le fleuve s'est vidé. Les caïmans (ou crocodiles, je n'ai jamais bien su) ont fui aussi. Si vous tenez encore au rêve et à traverser quelques espaces dans le royaume des génies, ouvrez *Ngando* (1) de l'aîné Lomami-Tchibamba, le premier à vouloir traduire le chant des mères à leurs fils, premier à dire:

« Attention! Ne va pas au fleuve. Va droit à l'école... Nous avons assez d'eau dans notre puits; je te remplirai le grand bassin et tu pourras t'y amuser comme bon te semble... Attention, mon enfant, pas au fleuve. »

Il vous dira, aussi *Ngando* mangeant l'enfant.

Il vous dira *Ngando* le magnanime rendant sa proie.

Ah! Ne dites pas, monsieur, avec ce sourire des lettrés, qu'il s'agit là du monde des contes, beau comme la déraison des styles, mais monde que ce temps-ci a chassé. Le hors-bord fend le liquide et mon cœur s'en rompt. Voyez ces hommes de l'eau et des filets sur l'île M'Bamou. Ecoutez aussi. Ecoutez-les surtout quand bat le tam-tam pour chanter les mariés, pour calmer sa douleur de fleuve, ou seulement pour chasser les moustiques. Hier encore, un jeune homme de la ville est venu, ricanant, se baigner là. Grand nageur, pourtant. Tout l'art des piscines dans les palmes.

Il a coulé à pic.

Sous nos yeux, oui. Ainsi stoppe la foudre tous ceux qui oublient le serment aux génies.

Que n'apprenez-vous la sagesse du silence et de l'humilité? A écouter les feuilles de nuit, ils pourraient réciter l'aventure qui fait plier Congo.

Quant à vos bateaux-là! ...

Nodules de bruit et de cambouis...

Les poissons en ont perdu leur chair. Arêtes, arêtes, arêtes, seulement!

Passez, îlots tenaces. Nul ne saura le secret des jacinthes d'eau. Ni la source, ni le ciel. Où sont donc les piroguiers à voix d'athlète et les navires à roues, lucioles de rêves étranges qui répondaient à nos saluts bambins par la chicotte des injures du temps? Ô, vous que nous voulions adorer! Il n'est jusqu'à mon chant de réveil, qui ne dérape poisson de vous.

Il faut s'en retourner vers l'eau, pour y tremper les pieds, pour l'ablution des mains, du visage, de la bouche. Et le gargarisme à l'occasion, pour que s'épuise la voix.

Ces eaux donnèrent la vie.

Et comme Nzambé, le Père, ils la retirèrent, par souverain jeu.

Toujours par surprise. Telle est la règle, sans comptes à rendre. Voyageur sevré de seins musclés, méfie-toi des yeux de nos eaux. Méfie-toi de la belle qui brille en regardant le ciel couleur d'amant maraud. A trop vouloir la caresser, une équipe de piroguiers se brisa comme un œuf contre le roc. Elle roule, court et coule dans les éléments. Les femmes fidèles en deuil, sur les rives de Kin et de M'Foa, retiennent encore leur souffle, cherchant à décoder dans le hurlement du vent tornade, les chants de ceux qui courent vers Djoué. Ainsi, comme les heures, jusqu'au matanga (2) de joie.

Il faut aller bien loin, par-delà les mers, ►



Photo © Almasy, Paris

Habitations sur pilotis dans le delta du Congo.



Photo © Almasy, Paris

Le fleuve Congo offre un réseau navigable d'un développement total de 13 500 km. Son trafic dépasse 2 millions de tonnes, malgré les nombreux obstacles qui le gênent, notamment la prolifération de la végétation aquatique (ici, des jacinthes d'eau).

► jusqu'où l'on ne sait plus dire, sous un feu de ciel semblable, aller vers l'Amazone, pour trouver telle vitesse, tel déferlement. Puissance de lumière ou de carcasse, à votre gré, qu'importe les chiffres des géographes. Cela se sent.

Ils vinrent du sommet de la mer. Demandèrent tes papiers et nous déclarâmes Nzadi, Nzadi le Fleuve naturellement.

Zaire répétèrent leurs gosiers maladroits et ils l'écrivirent sur leur route des mers.

Mais nous nous entêtons, malgré les saisons et les siècles. Les frères, là-bas, ne se souviennent que de deux berceaux: l'autre c'est la Guinée. « Si no tienes de Congo, tienes de Carabali » (3) reprennent en chœur les voisins mambi.

Et Congo donc, malgré les fonts baptismaux.

Diogo Cao mourut, croyant que tu menais au royaume du prêtre Jean. Pour une fois que nous fûmes plus savants! Ce méandre ne menait qu'à la cour du Makoko, cet autre qu'à celui du Mani Kongo.

Mais, tu peux bien, tout compte fait, porter autant de noms que la Croix du Sud possède de compagnie.

L'Ienisseï

L'Ienisseï, lui, commence dans un gémissement et se termine dans une apothéose que l'esprit peut à peine concevoir... C'est du moins ce que je ressens tandis que, de la rive, je contemple, ébloui, les eaux tumultueuses du bouillant Ienisseï qui, avec une rapidité et une violence inouïes, se précipitent vers l'austère océan Arctique.

Anton Tchekhov

Qui donc, au demeurant, porte un seul nom? Il y a celui de la naissance. Celui de la circoncision. Celui qui se gagne au combat. Celui de l'ennemi. Celui du temps de barbe.

Ainsi de toi: oyé pour Lukuga, oyé pour Ruzizi, oyé pour Luapulu, oyé pour Luvua, oyé pour Lualaba, oyé pour le mystère de la sainte multitude. Et ce n'est là qu'une partie de la magie. Lac Kivu et Lac Moéro aussi. Où finit l'eau paresseuse, où l'alphabet de ta course? Chétif d'abord, tu n'oses encore courir. Qui reconnaîtra l'adolescent couleur de thé qui fonce cornes devant vers Loukoléla, après son hyménée avec le fleuve des Sangos? Puis, digne et puissante, Sa Majesté s'en va poursuivre son cours jusqu'au Djoué. Et c'est l'enfer où l'on entend bouillir l'eau, courant la danse des affolées, projetée en embruns brûlants par-dessus les rochers, remuée par un feu intraitable là-bas, dessous la croûte. Paralysé et ravi, le voyageur blasé veut soudain en questionner les cieux.

Puis, Maï-Ndombé, San Antonio, la bouche et l'horizon. Lasse et la paix dans l'âme, tu vas t'étendre à jamais comme un combattant, sa tâche accomplie, dans le sel de la dissolution.

Congo.

Henri Lopes

(1) Littéralement : le crocodile (N.D.R.L.)

(2) Sorte de veillée funèbre (N.D.R.L.)

(3) « Si tu n'es pas Congo, tu es Carabali » (N.D.R.L.)

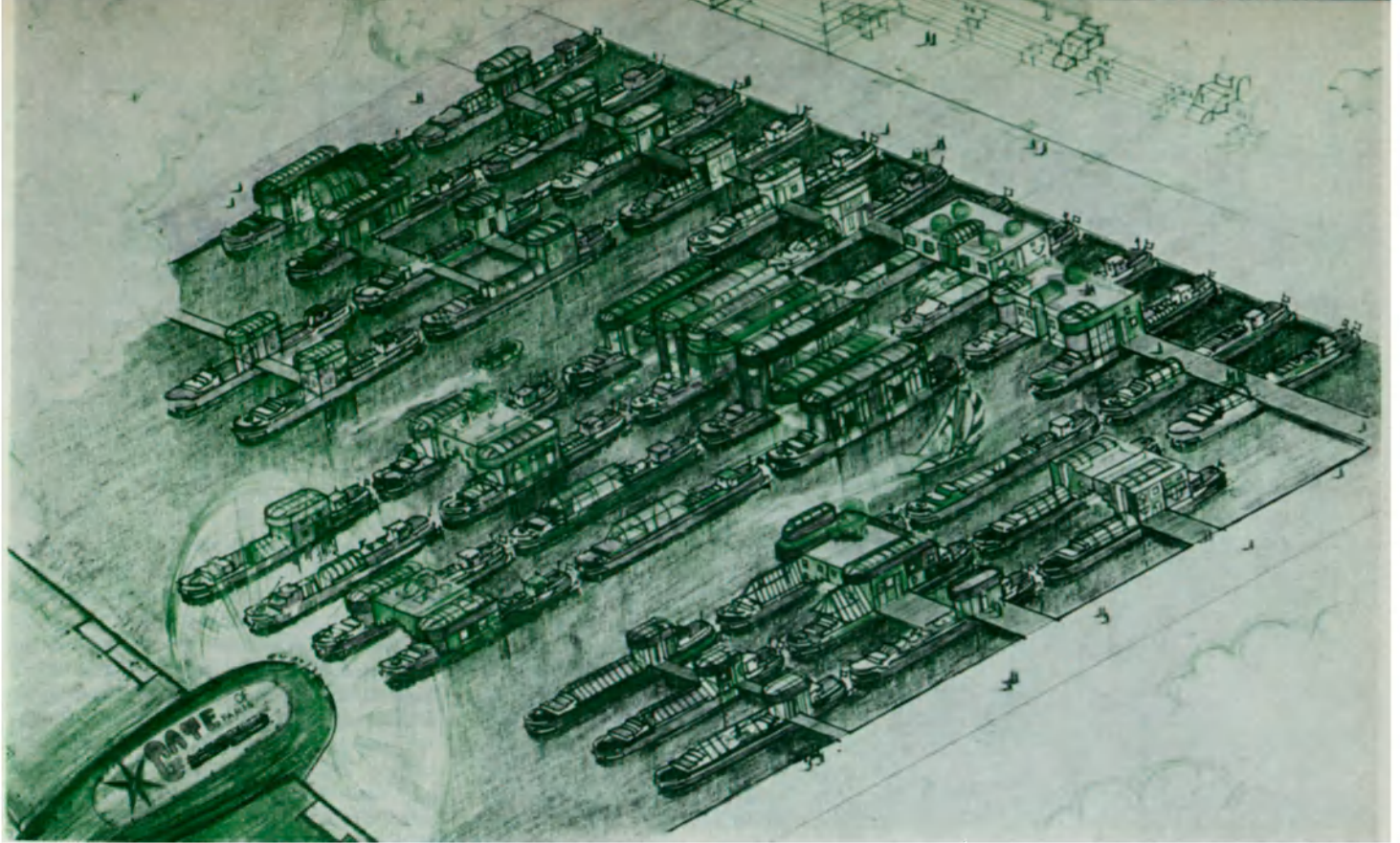


Photo © Gate-Paris pour Pier N° 1

Projet d'un village flottant de péniches sur les quais de New York.

Des péniches et des hommes

DÉPUIS une dizaine d'années maintenant, l'idée que les ressources énergétiques sont inépuisables est quelque peu retombée et le monde a redécouvert l'importance du transport fluvial, ce moyen véhiculaire un peu lent, mais économique et sûr.

On a aménagé les voies navigables pour les rendre accessibles à de gros porteurs, à des barges géantes, et l'on a accru les possibilités de stockage des ports fluviaux. Cette évolution a marginalisé nombre de péniches plus anciennes qui ne correspondent plus aux normes actuelles de rentabilité mais qui n'en sont pas moins aptes à la navigation.

En effet, les caractéristiques de ces péniches de transport permettent leur facile reconversion en unités polyvalentes. Une association – Pier N° 1 – s'est donné pour vocation d'élaborer des programmes permettant de réutiliser des barges traditionnelles, aménagées en vue de fonctions spécifiques. L'association est passée progressivement du stade de la recherche à celui de la réalisation.

A son initiative, la municipalité de New York s'est engagée dans l'étude d'un programme qui vise à la création d'un village de péniches de type traditionnel formant un vaste ensemble d'habitations, d'ateliers d'artisans, de boutiques, de cafés, etc. (voir le dessin). L'opération, prévue pour une durée de sept ans, est destinée à réhabiliter les quais de New York.

Longue de quarante mètres, large de cinq, haute de quatre, à fond plat, la péniche traditionnelle, datant du début du siècle dans sa conception, possède des caractéristiques qui permettent des adaptations et des emplois multifformes. Sa longue coque, arrondie, est surplombée d'une cabine de timonier. L'arrière supporte des logements du personnel de bord, étroites cabines hautement fonctionnelles. Séparant la cale du logement et située sous la timonerie, la propulsion fonctionne, le plus souvent, au gas-oil et ne connaît pas la corrosion qui touche les moteurs marins. D'autres types de carburant – gaz, alcool, charbon – peuvent être aussi utilisés. Les moteurs ne produisent pas seulement l'énergie de propulsion, mais également l'énergie nécessaire au fonctionnement des appareils de climatisation ou médicaux, par exemple.

La cale – longue de trente mètres, large de cinq et haute de

quatre – dégage un volume important, aisément aménageable, quelle que soit sa destination. Transformée en salle audiovisuelle, par exemple, elle peut accueillir quatre-vingt personnes dans des conditions de confort très correctes. De même, aménagée à des fins touristiques, elle peut être divisée en une dizaine de cabines analogues aux compartiments de chemin de fer.

Ainsi que le montrent les études en cours de réalisation destinées à l'Etat colombien, la cale aménagée en infirmerie peut recevoir une trentaine de lits tandis que les centres d'accueil, sur le pont, permettent de donner des soins n'exigeant pas l'alitement. Le même projet prévoit que l'on peut adjoindre aux barges-infirmeries, peu mobiles, d'autres péniches équipées d'un matériel perfectionné (blocs opératoires ou laboratoires d'analyses) qui se déplacent d'une infirmerie flottante à une autre, en vue d'interventions chirurgicales ou médicales plus importantes. La posture qui peut s'ensuivre est confiée, à nouveau, aux infirmeries fluviales.

Ce type d'organisation présente des avantages évidents: par opposition aux centres médicaux terrestres que les patients des pays en développement doivent souvent atteindre dans des conditions malaisées, la solution fluviale paraît plus rationnelle. En effet, la mobilité des installations facilite le contact avec des populations beaucoup plus vastes et aussi plus dispersées.

L'utilisation des voies fluviales permet ainsi d'éviter l'implantation coûteuse et artificielle de centres terrestres, source de dépenses considérables pour les pays en développement, et, pour les régions qui les accueillent, cause de polarisations artificielles et destructrices.

La relation touriste-lieu de loisir est, elle aussi, changée par le tourisme fluvial. Les vacanciers ne s'agglomèrent plus dans les stations et autres lieux de villégiature, au risque de créer, par leur densité saisonnière, l'inconfort, d'entraîner un urbanisme sauvage et de défigurer des sites d'une extrême beauté jusqu'à les transformer en poubelles.

Les péniches de type ancien se trouvent aujourd'hui sur le marché en grand nombre. Leur réutilisation rationnelle satisfera aux divers besoins – de logement, médicaux, culturels, de communication et de loisir – au moindre coût, avec efficacité, et en respectant l'environnement humain et naturel.

Benoît Delafon

DANUBE

- Longueur: 2 860 km
- Source: dans le massif de la Forêt-Noire; embouchure: la mer Noire
- Débit moyen: 7 000 m³ par seconde
- Bassin: 817 000 km²
- Le Danube traverse 8 pays: l'Autriche, la Bulgarie, la Tchécoslovaquie, la République fédérale d'Allemagne, la Hongrie, la Roumanie, l'URSS et la Yougoslavie; il est connu successivement sous les noms de Donau, Duna, Dunaj, Dunav, Dunay et Dunarea

Au fil de l'Histoire

par Friedrich Heer

LE Danube: vieux comme le monde, jaillissant de la préhistoire du continent, le plus long fleuve de l'Europe après la Volga. Le Danube, marqué par l'histoire des peuples qui l'ont franchi et parcouru bien avant que l'empereur Marc-Aurèle n'eût consigné ses réflexions dans un ouvrage qui deviendra le livre de chevet de nombreuses générations d'Européens. Mais bien avant, le Danube, le *flumen Danubius* des Romains (ils appelaient son cours inférieur Ister), après avoir été le fleuve des Celtes, comme en témoigne son nom évocateur l'une divinité celte, a été impliqué dans l'histoire des peuples d'Europe. La Donau des Allemands, des Autrichiens, la Dunaj

des Slovaques, la Duna des Hongrois, la Dunav des Serbo-Croates, la Dunarea des Roumains: une mère, une mère sombre qui offrait aux peuples le voyage vers la vie, le commerce, mais aussi vers la guerre et la mort. Le Danube: poissonneux, nourrissant les pêcheurs établis sur ses rives. Voici quelques années, on a découvert en Bulgarie, au bord du Danube, les vestiges d'une culture archaïque révélant des sculptures aux formes inquiétantes: des dieux émergeant du fleuve. Dieux de la vie? Dieux de la mort?

Suivons brièvement son cours depuis sa naissance dans les montagnes et jusqu'à ce



qu'il s'abîme dans la mer, car – symbole de la vie – il naît, grandit, se hâte vers sa dissolution.

C'est dans la Forêt Noire, à Donauschingen, ville charmante, non encore meurtrie par l'industrialisation, que le fleuve reçoit pour la première fois le nom de Danube. La Brigach, la Breg et un ruisseau d'une certaine taille se donnent ici la main pour devenir le « Danube ». Il coule tranquillement, doucement, non encore chargé d'histoire et de navires: petit fleuve deviendra grand. Ensuite, tout change: la navigation commence à Ulm. Depuis le Moyen Age et pendant des siècles, les « boîtes d'Ulm », plates, à faible tirant d'eau, ont fait la navette entre Ulm et Vienne. Le « münster » d'Ulm – l'une des plus belles tours gothiques de la République fédérale d'Allemagne – réjouit aujourd'hui encore le voyageur en tant que *opus francigenum*, car ce sont les Français qui ont créé l'art gothique et l'ont introduit en Europe. C'est à Ulm que Descartes, qui fut aussi un officier impérial, conçut le grand rêve de la Raison, claire, éveillée, intransigeante, qui allait marquer l'histoire de la pensée universelle.

Le Danube: il se faufile à travers des rochers vers Sigmaringen. Le château fort ou, si l'on préfère, le château de Sigmaringen est toujours habité par les descendants des Hohenzollern-Sigmaringen. Leurs



ancêtres partirent de Nuremberg, chevauchant jusqu'au Brandebourg, jusqu'en Prusse, où ils devinrent les maîtres d'un Etat, aujourd'hui disparu.

La première métropole que rencontre le Danube est Regensburg: une ville d'une grande beauté (belle surtout par son centre), grande ville déjà au Moyen Age, qui expédiait vers l'est européen ses missionnaires et ses commerçants. Ville pleine de vieilles églises, de vieilles maisons patriciennes, de vieilles auberges offrant la bonne chère et le bon vin. Le Danube reçoit maintenant des affluents qui le gonflent de la neige fondue des Alpes: l'Inn, puis l'Isar, le fleuve bavarois qui traverse Munich. Puis Passau: c'est là que passe la frontière entre la République fédérale d'Allemagne et l'Autriche. C'est là aussi, dans la « ville des gros curés », dans le riche chapitre de la cathédrale, que le fils du douanier Alois Hitler a reçu ses premières impressions de jeunesse. Son nom est resté inscrit de manière indélébile dans la mémoire de ceux qui ont survécu au grand massacre qu'il a provoqué à travers toute l'Europe.

Non, le Danube n'est pas innocent, tout comme n'est pas innocent le grand courant de l'histoire européenne. Et d'abord, un tourbillon mortel, dû aux épaves d'innombrables navires qui ont sombré après avoir heurté un perfide récif, a marqué d'horreur pendant des siècles le parcours du Danube entre Linz et Passau. Un fleuve de mort, un sombre voyage vers l'est. Le chant des Nibelungen, l'épopée des Allemands du Moyen Age, écrite près du Danube, évoque certains voyages vers l'Europe latine, mais aussi le voyage fatal vers Etzel-Attila, le roi des Huns. C'est Kriemhild, veuve de Siegfried et promise d'Attila, qui entraîne son peuple dans la mort, vengeance terrible d'une femme terrible. Parce que l'homme d'église qui les accompagne dans leur voyage sur le Danube prédit le sort qui les attend, Hagen, le meurtrier de Siegfried, le jette dans le fleuve. Destin de Cassandre, ici

vêtue d'habits ecclésiastiques, à l'orée de ce Moyen Age qui voit d'extraordinaires survivances païennes recevoir une touche de christianisme, mais d'un christianisme d'épée, tel que le concevaient les hommes et même les femmes de l'époque. Sœur du Cid hispanique et de la Chanson de Roland, la Chanson des Nibelungen annonce, elle aussi, l'éveil d'un sentiment national.

Après Linz, à travers la Wachau, le Danube amorce son trajet le plus romantique. Il longe, dans ce pays d'une antique culture, des châteaux, aujourd'hui en ruine,

Le Mékong

Dans l'eau limpide et bleutée

Les cocotiers se mirent

Du large on entend la respiration régulière

Des vagues qui se balancent

Comme le hamac au temps de mon

enfance.

Giang Nam

et des coteaux ensoleillés couverts de vignobles. Willendorf: c'est ici qu'on a trouvé la « Vénus de Willendorf », statuette préhistorique représentant une déesse-mère, vénérée pendant des millénaires dans toute l'Europe, jusque loin vers l'orient. Strindberg a séjourné dans cette région. Et bien avant lui, au temps des croisades, Richard Cœur de Lion y fut gardé prisonnier dans un château près de Krems, ville (autrefois plus grande que Vienne) qui veille encore jalousement sur son vieux centre. On s'empare de Richard Cœur de Lion, à son retour de croisade, à Schwechat, aux portes de Vienne, et on le confie à la garde du duc autrichien de Babenberg. Blondel, le trouvère, chante son maître Richard Cœur de Lion, le roi d'Angleterre qui ne parle pas un mot d'anglais. Qu'un preux, objet d'un litige entre croisés (quand n'y a-t-il pas eu de litiges, querelles et guerres entre nos pères et entre nos ancêtres?) ait été fait prisonnier à son retour de la croisade consti- ▶

Le Danube à Budapest (ci-dessus). Vue de la rive gauche du fleuve où est établie Pest, la ville basse. On reconnaît le dôme du Parlement et, au loin, l'île Marguerite.

Photo © Almasy, Paris

Le delta du Danube est une immense réserve naturelle de la faune sauvage et en particulier des oiseaux. On y trouve notamment le plus important rassemblement d'Europe de pélicans blancs (*Pelecanus onocrotalus*).

Photo Cordier © PITCH, Paris

► tue, alors, une affaire d'Etat européenne, un « scandale ». Le duc de Babenberg livre le roi des Anglais à l'Empereur. Contre une lourde rançon. Pour Richard Cœur de Lion il eût mieux valu qu'il demeurât dans cette région de Wachau, où il aurait continué à boire du bon vin et à jouir du Danube et du soleil. De grands seigneurs anglais offrirent à l'empereur des sommes considérables pour qu'il leur livre leur roi.

Bientôt le Danube traverse la rase campagne, le pays de la Moravie, fréquent champ de bataille, jusque dans les années de Napoléon. C'est ici, près du Danube, près de Vienne, que naît, sur le champ de bataille, la Maison d'Autriche. C'est dans un château près du Danube, près de Vienne, que l'empereur Charles, le dernier Habsbourg, achève ses jours comme Régent.

Le Zambèze

*Les eaux frémissantes du Zambèze
Sur un lit d'argent porteront ton nom
Et le guideront jusqu'à la rumeur de la
[mer.*

Mazisi Kunene

Vindobona, la Vienne des Romains: une ville sur le *limes*, la frontière fortifiée de l'empire romain. Le *limes* reliait le Rhin au Danube. Il séparait l'Europe des Romains de l'Europe des Autres, des « barbares », des peuples qui finirent par s'enfoncer dans l'empire romain de la basse époque, en traversant le Danube, jusqu'à Byzance, jusqu'à Constantinople, la Ville d'Or de l'Empire romain d'Orient. Jusqu'à Rome aussi. « Migrations des peuples » se perpétuant jusqu'à nos jours, jusqu'aux dernières guerres mondiales, qui n'ont été primitivement, essentiellement, que guerres européennes fratricides, guerres civiles.

Non, Vienne ne se trouve pas sur le beau Danube bleu de Johann Strauss; ici, le fleuve est sombre, le plus souvent gris sur gris. Il a bien plus de charme à Budapest, où

L'Indus

*Toujours je remercie le ciel de ce don sans
[égal :
Voir couler l'eau de l'Indus du haut de
[Mir Kalán.*

Khushâl Khân Khattak

il réunit les deux villes: Buda et Pest. Maintenant, il devient une frontière entre la Tchécoslovaquie, l'Autriche et la Hongrie, entre la Yougoslavie et la Roumanie, entre la Roumanie et l'Union soviétique. Le Danube devient le grand fleuve de l'Europe de l'Est, s'enrichit de nombreux affluents – la Tisza, la Sava, la Morava, le Jiu, l'Olt, la Dambovitza, le Siret, le Prouth – et se jette dans la mer Noire à travers son delta: jungle aquatique parsemée d'îles.

Je regarde le Danube viennois. Des cargos soviétiques le remontent à la queue leu leu. Nombre d'entre eux ont été construits à Linz ou à Klosterneuburg, près de Vienne. Apparaît, soudain, une vedette sur coussin d'air en provenance de Budapest. C'est le moyen de transport le plus rapide entre Budapest et Vienne. Suit un navire marchand venant de Yougoslavie: Belgrade, la « ville blanche », Belgrade où l'on s'est battu, durant des siècles, contre les Turcs, les Hongrois, les Allemands, les Autrichiens, et cela encore au cours des deux dernières guerres mondiales.

Le Danube a vu beaucoup de sang se déverser dans ses flots. Aujourd'hui, il coule paisiblement, à travers l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est; il constitue un lien, un pont vivant, très vivant, entre les deux fragments de l'Europe. A l'instant où j'écris, rassemblés sur le pont du paquebot qui les conduit à la mer Noire, des voyageurs, des touristes, me font des signes d'amitié.

Friedrich Heer

PAGES EN COULEUR

Page 19

« Le Mississippi est semblable au gros serpent qui détruit la descendance de Laocoon. »

Dans son cours inférieur, plein de méandres, le Mississippi serpente à travers une vallée large et fertile laissant derrière lui des entailles, des boucles abandonnées, des bras morts. En raison de ce tracé capricieux, la longueur du fleuve peut varier jusqu'à 80 kilomètres par an.

Photo Fred Mayer © Magnum, Paris

Page 20 (photo du haut)

« Le Nil naît dans des pays dont la mémoire réside dans la seule tradition pour mourir dans le pays à la mémoire la plus monumentale. »

A partir d'Assouan, le Nil, pendant 800 kilomètres environ, coule dans une vallée taillée dans un plateau calcaire dont les rebords s'élèvent par endroits jusqu'à une hauteur d'à peu près 500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Photo Ferrer © ANA, Paris

Page 20 (photo du bas)

« Aujourd'hui, le Danube coule paisiblement à travers l'Europe de l'Ouest et de l'Est, il constitue un lien, un pont vivant, très vivant, entre les deux fragments de ce continent. »

Exploitation de roseaux dans le delta du Danube. Les tiges des roseaux sont exploitées depuis des siècles pour le chaume des toits et la construction, pour fabriquer des flèches, des plumes et les tuyaux de certains instruments de musique.

Photo Cordier © Pritch, Paris

Page 21

« Le Yangzi n'a jamais cessé de nourrir les terres fertiles qu'il arrose et qui constituent plus de la moitié du territoire chinois. »

Travail dans une rizière de la vallée du Yangzi, près de Chong Qing.

Photo © Schulthess, Suisse

Page 22

« Mère, toi qui naquis des pas de Vichnou, toi qui représentes Sa force et qu'il honore, protège-nous et lave les fautes que nous commettons de la naissance à la mort. »

Deux *sadhus* (ascètes) hindous en méditation près des chutes de Gango-tri, à quelques kilomètres de Gomukh (la « bouche de la vache »), lieu où la Ganga (le Gange) sort du glacier de Gango-tri.

Photo Raghubir Singh © ANA, Paris



Le delta du Danube, sur la mer Noire, se divise, du nord au sud, en trois bras : le Chilia, le Sulina et le Sfintu Gheorghe. La navigation n'est possible que sur le bras médian, le Sulina, long de 60 km environ et aménagé à cet effet (notre photo).









GANGA (Gange)

- Longueur : 2 506 km
- Source : près de Gangotri, dans l'Himalaya ; embouchure : le Golfe du Bengale
- Débit moyen : 38 000 m³ par seconde
- Bassin (Gange/Brahmapoutre) : 1 730 000 km²
- Principaux affluents : la Hooghly et la Meghna
- Le delta du Gange couvre environ 57 000 km²

La déesse tombée du ciel

par Lokenath Bhattacharya

AVOUONS-le en toute humilité, il est chimérique de vouloir décrire la Ganga — en français, le Gange — car cette rivière, plus que dans la réalité, existe surtout dans l'imagination d'un peuple qui est en vérité son enfant, renouvelant la descendance des Vasus déchus du *Mahabharata*. Le mot « rivière » est féminin en sanscrit, comme en français et sans doute dans d'autres langues. Mais nulle part la féminité de la rivière n'est aussi forte, aussi présente que lorsqu'on parle de Ganga.

Ganga désigne une civilisation, et même plusieurs à vrai dire. Des ères historiques, des couches superposées de cultes et de cultures gisent dans les terres qu'elle baigne. Rêves et désespoirs, faits et fictions, créations et désastres ont nourri lentement le processus qui allait aboutir à lui donner sa forme, son image. Dans le panthéon hindou, surtout pour la dévotion populaire, elle occupe une place privilégiée. Selon les écritures elle habite parmi les astres dans la région du Chemin de Vichnou, entre la Grande Ourse et l'Etoile Polaire. « Mère, toi qui naquis des pas de Vichnou, qui représentes Sa force et qu'Il honore, protège-nous et lave les fautes que nous commettons de la naissance à la mort ».

Comme sa sœur spirituelle, son aînée, Sarasvati — rivière de légende perdue à présent dans le désert du temps —, Ganga devient « mère des Vedas », et on l'assimile à la Parole. Elle est la perle de la poésie, « se vouant à la grammaire, procurant à l'oreille ses joies. » Et quel empire elle exerce sur ses dévots !

Trois incidents me reviennent à l'esprit. Je ne suis pas sûr d'en avoir été témoin au cours d'un seul voyage. En tout cas, c'était à Gangotri, ville à la fois légendaire et bien réelle, proche de la première source visible de la rivière au nom chantant, la rivière qui est mère, déesse, bien-aimée, vie mouvante et scintillante, eau qui donne la vie, eau de la création.

Ce fut d'abord un jeune infirme, d'allure ascétique, qui se tenait debout sur son unique jambe dans l'eau glacée de la Bhagirathi, tout près de la courbe qui se trouve face au temple de Gangotri. Il était 6 heures, un matin d'octobre. Tout paraissait figé, pris dans la glace, non seulement à cause du froid qui nous mordait, mais aussi à cause du calme et du côté intemporel de la scène. Certes la rivière n'avait rien d'immo-

bile, ni de silencieux : elle filait avec sa même et perpétuelle férocité. Mais l'homme ne bougeait pas plus qu'une photographie. Apparemment, il récitait les prières au soleil levant et cela durant quinze ou vingt minutes, une éternité pour les rares spectateurs, dont j'étais.

Mais le même jour, tard dans la soirée, une surprise plus extraordinaire encore nous attendait. L'infirmes rentrait dans une des hôtelleries pour pèlerins où il devait loger : il revenait à l'instant, nous dit-on, de Gomukh (« La Bouche-de-la-Vache »), imposante grotte de glace où l'on situe la vraie source de la rivière, et qui se trouve à plus de 22 km de Gangotri, à 4 300 mètres d'altitude. Le jeune homme avait donc parcouru 45 km aller et retour, sur des sentiers de montagne difficiles, larges par endroits de 50 ou 60 centimètres. Comment avait-il pu y parvenir, seul, avec ses béquilles ?

« Tout est possible sous l'inspiration de *Ganga-mayi* » (« Mère Gange ») : telle est la réponse qui nous fut donnée par un sannyasin dans sa chaumière de Gangotri sur la rive droite de la rivière. Ce sannyasin — mon second souvenir, mon second exemple — parlait anglais avec une aisance fort rare chez les gens qui suivent une telle vocation d'anachorète. Il était originaire du Sud et nous devons apprendre qu'il avait été autrefois ingénieur des Tra-

voux Publics. Il avait renoncé au monde, nous confia-t-il, « pour suivre la voie de Notre Mère Ganga et comprendre sa forme véritable. » Après avoir longtemps marché dans les plaines jusqu'aux sources de la Rivière, il s'était enfin établi dans la froidure de ces hautes vallées himalayennes, partageant tout son temps entre Gangotri et Gomukh.

Mon troisième souvenir concerne une très vieille femme, pauvrement vêtue, que je rencontrais, cassée en deux, pesant sur son bâton, et marchant, ou plutôt se traînant, presque à mi-chemin entre Gangotri et Gomukh, sur un sentier périlleux où je me trouvais seul à cet instant, car mes compagnons me précédaient de quelques centaines de mètres. Elle avançait lentement mais sans broncher, en s'arrêtant parfois pour reprendre haleine et allait dans la même direction que moi. Tout en lui lançant le salut coutumier *Ganga-mayi ki jai*, « Gloire à notre Mère Ganga », je m'apprêtais à la dépasser avec précaution, car le sentier, étroit et malaisé, longé à cet endroit un précipice au fond duquel, trente mètres au-dessous ▶



Photo Raghbir Singh © ANA, Paris

La Ganga (le Gange) est vénérée par les hindous comme le fleuve sacré par excellence. Elle fut créée, selon les textes hindous, lorsque la déesse Ganga descendit du ciel sur la terre. Dans cette peinture du 19^e siècle, elle tient d'une main un pot rempli de l'eau du fleuve.

► de nous, la Rivière roulait, cachée par moments sous de longs tunnels de glace d'où les eaux frémissantes ressortaient sans interrompre leur psalmodie. Les neiges éternelles brillaient un peu plus haut, nous étions sur les pentes parsemées de bosquets de bouleaux que fréquentent, paraît-il, les chevrotains porte-musc.

La femme se retourna et me demanda en hindi : « Fils, c'est bien le chemin de Ghairongat ? » Je dus lui expliquer qu'elle tournait le dos à cette localité et que, pour s'y rendre, il lui faudrait faire demi-tour et marcher quatre ou cinq heures ; et qu'enfin, dans le sens où nous allions, le sentier arrivait bientôt aux quelques maisons de Chribasa, ultime habitat humain, avant d'aller se perdre dans la neige. Je revois son regard soudain désespéré, j'entends encore sa voix douloureuse : « Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Comment vais-je rentrer ? ». Mais ce désarroi ne dura qu'un instant. Vite elle porta à son front ses mains jointes en disant : « Ganga-mayi ki jai. Elle m'a conduite ici, elle me ramènera là-bas ». Et sans un mot de plus, elle rebroussa chemin.

La vaste littérature hymnique de l'hindouisme élève notre Rivière à un rang que connaissent bien peu de fleuves dans

le monde. Il n'est point de rite, point de cérémonie liée aux grands événements de l'existence — naissance, mariage, mort — qui puisse être accompli sans qu'on utilise son eau. Elle lave, purifie, sanctifie. Lorsqu'en se baignant un hindou invoque les sept cours d'eau célestes (« Etablis ta demeure en cette eau, ô Ganga, ô Yamuna, ô Godavari, ô Sarasvati, ô Narmada, Sindhu, Kaveri »), c'est Elle qu'il nomme en premier. Puis c'est à Elle qu'il s'adresse en particulier en récitant plusieurs hymnes dont l'un déclare : « Dans les cieux, au firmament, et sur terre, comme nous l'enseigne Vayu, dieu du vent, existent 35 millions de lieux sacrés et tous, ô notre Mère, sont contenus en Toi ».

La légende, qui lui donne le nom de *Tripathaga* (« Triple-Flot ») parce qu'elle coule à la fois dans le ciel, sur terre et en enfer, et qui conte l'histoire de sa descente sur la terre, comporte des récits qui expliquent bien la crainte religieuse qu'éprouvent ceux qui font le pèlerinage à ses sources, dans l'Himalaya. Ce sont, dit la légende, les prières d'un saint homme, Bhagiratha, qui la firent descendre du ciel afin qu'elle purifie les restes des 60 000 fils du roi Sagara, réduits en cendre par le regard courroucé du sage Kapila. Furieuse de devoir couler ainsi, Ganga aurait d'un bond écrasé la terre si

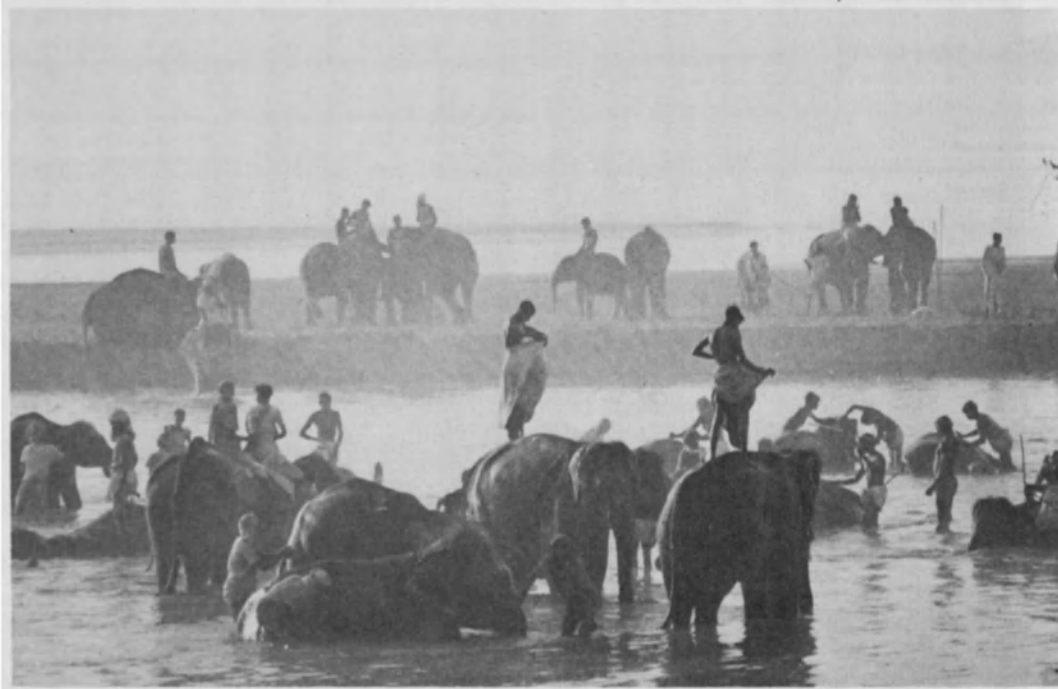
Flottille de bateaux de pêche à Nimtita, dans le Bengale-Occidental, un peu en amont de l'endroit où la Ganga se divise en deux fleuves, la Bhagirathi et la Padma.

Photo Raghubir Singh © ANA, Paris



Près de Sonapur, au confluent de la Ganga et de la Gandak, des éléphants se baignent lors d'une fête célébrant un combat entre Gajendra (seigneur des éléphants) et un énorme crocodile. Les éléphants sont associés à la pluie et aux récoltes abondantes. Dans l'hindouisme, Ganeça, le dieu à tête d'éléphant, supprime les obstacles et apporte la prospérité.

Photo Raghubir Singh © ANA, Paris





Hardwar, là où la Ganga quitte les montagnes pour entrer dans la plaine, est l'un des hauts lieux de pèlerinage hindous en Inde. Une multitude de fidèles participent à de grandes cérémonies de bains rituels, en particulier le *Kumbh Mela*, célébré à Hardwar tous les douze ans. A gauche, une foule de pèlerins se pressant pour se baigner au *ghat* (escalier) de *Har-ki-Pairi* dont une pierre porte l'empreinte du pied de Vishnou qui pouvait traverser les sept régions de l'univers hindou en sept enjambées.

Photo Raghubir Singh © ANA, Paris

Shiva n'était intervenu : il la reçut sur sa tête et maîtrisa ses flots dans l'entrelacs de ses nattes. Et lorsqu'on voit la farouche Rivière bouillonnant de rocs en rocs dans les monstrueux replis de la montagne, près de Gangotri, ses eaux, par endroits, couleure de sang, on se rappelle l'hymne dont le premier vers résonne ainsi : *bhayanam bhayam bhishanam bhishananam*. « Tu es la terreur du terrible, la frayeur de l'effrayant, le refuge de toutes les créatures, la purificatrice des purificateurs, supérieure au protecteur suprême de tous les protecteurs, toi seule gouvernes les puissants ». Selon ses humeurs, selon les circonstances, sa beauté se fait paisible ou jaillissante, elle charme ou elle épouvante.

Le Rhin

*C'était la voix du plus noble des fleuves,
Celui qui naît libre, le Rhin,
Et l'espoir le guidait ailleurs, lorsqu'à ses frères
Là-haut, le Tessin et le Rhône,
Il avait dit adieu, tout ivre de départ — et vers l'Asie,
Impatiente, l'entraînait son âme royale !*

Friedrich Hölderlin

La descente de Ganga est un mythe complexe qui au cours des siècles a inspiré les peintres et les sculpteurs indiens : le thème n'a cessé de les provoquer comme un défi. De cette descente on connaît surtout l'image formidable qui fut taillée dans le granit du port abandonné de Mamallapuram, près de Madras. Loin d'être seulement mère, bien que ce soit sous cette forme qu'on la vénère le plus souvent, Ganga sait aussi devenir ravissante et souverainement désirable. Comment oublier, dans un épisode du *Mahabharata*, son éblouissante splendeur quand elle se présente en jeune femme au roi Santanu ? « Qui que tu sois, s'écrie le roi, humaine ou divine, fille de démon, de la race des Gandharvas ou des Apsaras, des Yakshas ou des Nagas, ô céleste beauté à la taille très fine, je te veux pour épouse ».

En termes plus réalistes, de l'Himalaya où elle prend sa source au golfe du Bengale où elle se jette, la rivière parcourt 2 506 km, ce qui pour la longueur la met, nous dit-on, au quinzième rang des fleuves d'Asie, au trente-neuvième dans le monde. Les territoires qu'elle traverse sont parmi les plus fertiles et les plus peuplés de la planète, et elle a été le berceau de la civilisation hindoue comme de celle de l'Hindoustan. Par endroits, surtout au Bengale occidental, elle coule avec

mollesse, et souvent on la dirait morte ou mourante. Malgré la parfaite pureté que la tradition attribue à ses eaux, elle est de plus en plus dangereusement polluée dans la majeure partie de la plaine gangétique. Au 16^e siècle, Akbar, le grand empereur moghul, la nommait « source de vie » et, selon le chroniqueur Abul Fazl, buvait chaque jour, dans son palais ou en voyage, de son « eau d'immortalité ». Hélas, cette pureté de ses eaux appartient au passé. Mais combien de fois les hommes devront-ils se demander ce qui est le plus réel dans leur vie, la réalité ou l'imagination ? Dans le cas de notre rivière au moins, la réponse est assurément : l'imagination.

Pour conclure, voici une dernière image, celle du dernier acte d'une vie. J'avais 8 ou 9 ans. Mon grand-père, âgé de 76 ans, brahmane très docte et très pieux, allait mourir. La scène eut lieu dans notre ville ancestrale, à 35 km au nord de Calcutta, au bord de la rivière dont la largeur, à marée haute, atteint à cet endroit un kilomètre et demi. Comme le veut la coutume, on avait, trois jours plus tôt, transporté le malade près de la rive, en craignant à chaque instant de le voir expirer. Il était logé dans une grande pièce nue réservée à cet usage et voisine d'un *ghat*, escalier menant à un bain de purification. Toute la famille rassemblée se tenait là pour le veiller pendant ses derniers instants, mais aussi pour le porter à la rivière juste avant qu'il n'expire.

Mais le dernier moment ne venait pas. On parlait même de retourner à la maison familiale. Comme il était tout à fait conscient, la perspective de mourir sans avoir touché les eaux de Ganga le faisait souffrir encore davantage. L'agonie creusait son visage.

Et soudain ce fut l'instant. Mon père et mes oncles le saisirent. Dans leurs bras le frêle corps descendit en hâte les degrés du bassin, atteignit la rivière, y entra debout. D'une main, mon père lui tenait la tête au-dessus de l'eau, et de l'autre lui versait sur les lèvres quelques gouttes de cette même eau en murmurant *Om Ganga, Om Ganga, Om Ganga*.

Le soleil venait juste de disparaître. En face de nous, sur l'autre rive, le ciel où se détachait la haute silhouette d'un temple évoquait un champ de bataille rougi du sang des héros tués au combat.

Om Ganga, Om Ganga, Om Ganga. Soudain, l'agonie se changea en extase et le regard du vieil homme s'éteignit. Son visage, ravagé par la longue maladie ne reflétait plus que la paix : une sérénité qui n'était pas de ce monde. Je revois cet instant très distinctement.

Lokenath Bhattacharya

MISSISSIPPI

- Longueur: 3 779 km (5 985 km avec le Missouri)
- Source: le lac Itasca, dans le Minnesota; embouchure: le Golfe du Mexique
- Débit moyen: 18 000 m³ par seconde
- Bassin (Mississippi/Missouri): 3 220 000 km²
- Son nom vient des mots algonquins *misi*, grand et *sipi*, eau

Le Père des eaux

par John Seelye

J'APPARTIENS à une franche minorité aux États-Unis, car je suis de ceux qui ont voyagé sur le Mississippi à bord d'un vapeur à aubes, seul moyen de faire connaissance avec le plus grand des fleuves américains, ne serait-ce que parce qu'il nous relie à une époque remarquable de notre histoire. Que ce vapeur, le *Delta Queen*, ait d'abord servi à transporter des voitures sur le Sacramento (le plancher de la salle à manger grimpait vers le centre du bateau et la soupe donnait de la bande) et qu'il ait vu le jour en Écosse n'en rendit pas l'expérience moins authentique. Le fleuve était alors en crue et le navire le remontait avec lenteur, mais le temps, sur le fleuve, avance toujours avec lenteur. Chaque jour il faut revoir les horaires et chaque fois pour les retarder. Le loisir s'impose à mesure que le paysage défile lentement et encore ce paysage, réduit déjà à peu de chose, devient-il inexistant dans le bas du fleuve. A cause des remblais, qui élèvent le cours d'eau au-dessus de la zone inondable, le rivage, avec ses échappées, disparaît littéralement ainsi que toute habitation. Seuls se détachent des bancs de sable où s'accroche, têtus, un boqueteau de saules ou d'aulnes, et, de temps en temps, un remorqueur qui pousse un train de péniches (les remorqueurs, sur le Mississippi, ne remorquent pas) avec, sur le pont, un ou deux hommes d'équipage, gage précieux d'humanité. Tout le reste, c'est le fleuve et rien que le fleuve: une nappe cuivrée, froissée, d'eau boueuse, qu'on dirait, de loin, immobile, mais qui chuinte autour de la coque dans sa poussée vers la mer et forme des centaines de petits tourbillons, vaste champ de forces puisées dans l'intérieur immense.

Sur la carte, le Mississippi adopte une forme serpentine que ne perçoit pas d'emblée la personne qui voyage sur le bas du fleuve. Au début du 19^e siècle, un promoteur fou proposa de diviser les

Les « Cypress Swamps » (les marais aux cyprès) forment un paysage typique du bas Mississippi. Le cyprès chauve (*Taxodium distichum*), espèce au tronc solide et aux racines aériennes, est l'arbre roi de ces régions.

Photo Fred Mayer © Magnum, Paris



méandres, sur toute la longueur du fleuve, par deux canaux bissecteurs afin d'améliorer la navigation et de limiter les crues. Ce projet ne fut jamais réalisé, mais les Américains n'ont pas cessé pour autant d'imposer la règle de la ligne droite à la tendance naturelle du fleuve à suivre un cours serpentin, c'est-à-dire en spirale. Dignes et remblais répondent à cette hantise, mais la force du fleuve est telle que les plus belles prouesses des ingénieurs ne sont guère que des compromis d'une éphémère efficacité. Aujourd'hui c'est seulement grâce à des moyens artificiels — dont un barrage très controversé — que le fleuve continue de couler au delà de La Nouvelle-Orléans. Son penchant à changer de cours finira par l'emporter et cette grande ville s'échouera un jour dans la vase. Le Mississippi est semblable au gros serpent qui détruit la descendance de Laocoon: lui donnent sens les vains efforts de l'homme pour le maîtriser.

Drainant le centre d'un vaste continent, tirant ses eaux, d'un côté, des Alleghany et, de l'autre, des Rocheuses, le Mississippi déploie une image séduisante par sa symétrie d'allure néo-classique, au tracé linéaire, et qui inspire un rêve de grandeur impériale. Par une ironie du sort (une grande part de ce qui touche au fleuve a ce caractère ironique), l'homme auquel l'on attribue la découverte du Mississippi, Hernando de Soto, y vit un obstacle à sa poursuite, vers l'ouest, du fabuleux Eldorado indien. La Salle fut le premier, un siècle plus tard, à qui le Mississippi apparut sous un jour prometteur: relié au Saint-Laurent par un réseau de lacs et de rivières plus petites, il allait permettre à la France d'étendre son empire en Amérique du Nord jusqu'au bord de l'actuel Golfe du Mexique. Il est difficile de lire l'histoire de La Salle telle que la raconte Francis Parkman sans penser à celle de Kurtz, le personnage de Conrad, car toutes deux ont

pour thème la folie qu'engendre la conquête d'un empire. L'histoire de La Salle nous ramène à l'époque où le Mississippi était un fleuve purement sauvage, un Congo américain: le puissant dieu brun de T. S. Eliot. « Nous sommes tous sauvages », telle est la phrase que La Salle put lire, griffonnée sur la coque du bateau qu'il devait prendre pour descendre le Mississippi à partir de Fort Crève-cœur, sur l'Illinois. Des « coureurs de bois » l'avaient écrite en désertant et la vérité qu'elle contient a peut-être échappé à La Salle qui s'obstinait à imposer aux courbes serpentine du Mississippi la voie royale de la conquête. L'explorateur descendit bien le grand fleuve, mais, lors d'un second voyage, il fut attaqué et tué par ses propres hommes.

L'Amérique compte beaucoup de fleuves célèbres — l'Hudson, l'Ohio, le Potomac, la Susquehanna, entre autres —, qui portent, pour la plupart, des noms indiens, mais le plus indien de tous, c'est le Mississippi. Comme l'ont remarqué les premiers découvreurs, le caractère du fleuve change à Saint-Louis, là où le rejoint le Missouri: « Le calme s'est enfui, les chapelets d'îles disparaissent, les rives sont déchiquetées, l'eau a pris une teinte argileuse, le courant jusqu'alors



modéré est devenu rapide et tourmenté ». Ainsi Herman Melville décrit-il cette brusque différence, à partir de souvenirs personnels, mais aussi d'observations faites par d'autres avant lui : « Comme un Pawnee débusquant tout à coup », le Missouri dévale de l'ouest, et « sous le doux nom de Mississippi c'est en fait le Missouri qui roule maintenant vers le Golfe..., le Missouri qui, de front ou par trahison, ravage et emporte champs et vergers, tombes et granges. » Aujourd'hui encore, le Mississippi, en aval de Saint-Louis, reste un fleuve sauvage, un Congo américain que maîtrisent à peine les chaînes forgées par les hommes. Et dans les premiers temps il n'y avait point de chaînes, le fleuve était une force qui allait sans entrave.

La position symétrique qu'occupe le fleuve n'échappa nullement à ce géopoliticien néo-classique que fut Thomas Jefferson : il vit dans le fleuve une gigantesque voie d'eau qui devait permettre de coloniser et d'exploiter l'intérieur de l'Amérique du Nord. Les négociations avec Napoléon, qui aboutirent à l'acquisition de la Louisiane, n'avaient d'autre but, au départ, que d'obtenir le droit de navigation sur le Mississippi. Après avoir acheté le fleuve et une grande partie des

territoires qui s'étendaient à l'ouest de celui-ci, Jefferson et ses contemporains se heurtèrent à un autre problème, car s'il était difficile de descendre le Mississippi, le remonter se révélait presque impossible. Bateaux à fond plat et radeaux étaient les principaux moyens de transport qu'on utilisait pour le descendre. Lourds et peu maniables, ils ne parvenaient pas tous à La Nouvelle-Orléans car ils se brisaient souvent sur des obstacles formant écueil ou s'échouaient sur des bancs de sable cachés. Certains étaient attaqués par les Indiens ou par les pirates du Mississippi, renégats blancs dont la conduite s'accordait aux dérèglements du fleuve sauvage. La remontée se faisait avec des bateaux à quille, bâtiments inélégants mais héroïques dirigés par des capitaines uniques en leur genre et dont Mike Fink est l'archétype légendaire. A peine distinguables des pirates du fleuve, car ivres, comme eux, de la liberté de cette frontière farouche, ces semi-barbares luttèrent pied à pied, mètre par mètre, contre le courant, touant leur navire à l'aide d'un treuil et d'une corde quand les perches étaient inutilisables ou le halant parfois eux-mêmes, agrippés aux feuillages de la rive. Combat héroïque, certes, mais inefficace, et ce sera une

génération ultérieure qui glorifiera Mike Fink et ses frères sauvages. Les Américains de l'époque de Washington et de Jefferson ne prisaient guère l'héroïsme sous sa forme la plus rude et ils n'étaient pas sensibles au pittoresque de cette inefficacité. L'œuvre d'un sculpteur contemporain, William Rush, qui ornait le service des eaux de Fairmount, près de Philadelphie, montrait deux figures allégoriques en vis-à-vis : « Le Schuylkill enchaîné » (un vieil homme étendu sur des rochers et pris dans des liens de fer) et « Le Schuylkill libéré » (une jeune femme ressemblant à la Liberté, assise près d'une roue hydraulique). Rush voulait montrer qu'un fleuve qu'on ne peut utiliser est un cours d'eau captif : endiguez-le, canalisez-le, faites-le travailler et votre fleuve sera libre.

Robert Fulton, auparavant, qui voyait dans les canaux une réponse aux problèmes de transport de l'Amérique (et dans le sous-marin et la torpille des instruments de la paix mondiale) trouva, pour relever le défi lancé à la navigation par le Mississippi, le bateau à vapeur. Un inventeur excentrique nommé John Fitch parvint à faire fonctionner un bateau à vapeur dans les années 1780. Mais l'heure n'était pas encore venue, et Fitch, ruiné et ►



Photo © IPS, Paris

Écrivain américain (prix Nobel en 1949), William Faulkner (1897-1962) a vécu presque toute sa vie dans l'Etat du Mississippi. Il a transposé son Sud natal dans un territoire imaginaire, le Yoknapatawpha, qui sert de cadre à une véritable geste romanesque s'ouvrant en 1929 avec *Sartoris* et se terminant par *Les larçons* (1962), son dernier roman. Le nom de cette région mythique est fait de deux mots indiens assemblés et signifie « le pays où l'eau coule lentement à travers les terres plates ». Ci-dessus, Faulkner dans sa maison d'Oxford (Mississippi).

► à demi-fou, se tua au bord de l'Ohio. Robert Fulton, lui, était tout à fait en accord avec son temps, et si son sous-marin et sa torpille ne trouvèrent pas d'acheteurs, son bateau à vapeur, en revanche, entra tout droit dans un avenir qui appartient désormais à notre histoire. Chacun se souvient du *Clermont* (en réalité le *North River*, nom que portait l'Hudson à l'époque de Fulton) et de la remontée historique qu'il fit de l'Hudson, en 1807, jusqu'à Albany. Mais tout le monde ne sait pas que Fulton, comme John Fitch avant lui, comprit que son invention pouvait rendre les plus grands services sur le Mississippi. Moins de quatre ans plus tard, le *New-Orleans* avait accompli sa descente épique, sur fond de tremblements de terre et d'inondations, de Pittsburgh au Golfe.

Peu de temps après que le réseau grandiose des voies d'eau de l'Ouest eut été relié à l'Hudson par le canal de l'Érié, Tocqueville visita les États-Unis pour vérifier les progrès qu'avait faits la démocratie en Amérique. Il découvrit que le progrès, sinon la démocratie, avait connu une accélération considérable grâce au bateau à vapeur. Mais il apprit aussi que ces navires, typiquement américains, étaient de construction hâtive et souvent bâclée, car, comme le lui expliqua un capitaine, ils dureraient rarement plus de cinq ans et on améliorerait sans cesse leur profil et leur vitesse. Tout comme le paratonnerre de Benjamin Franklin, le bateau à vapeur fut une invention américaine. C'est même peut-

être l'invention américaine par excellence (avant celles de la lampe à incandescence et du kinétoscope — car Edison est sûrement l'inventeur américain par excellence) dans la mesure où c'était un produit de l'ingéniosité humaine aiguillonnée par la nécessité commerciale, privilégiant la rapidité au détriment de la sécurité. L'une des plus belles de toutes les inventions mécaniques, le bateau à vapeur mû par roue à aubes, suscite aujourd'hui beaucoup de nostalgie. Mais jusqu'à ce qu'il soit supplanté par la locomotive, le bateau à vapeur a représenté, pour les Américains vivant au milieu du 19^e siècle, l'apogée du progrès technique et il est célébré comme tel dans les fameuses lithographies de Currier et Ives. Les bâtiments naviguant sur l'Hudson étaient aussi connus pour leur beauté, mais les vapeurs qu'ont dessinés les lithographes sont presque toujours ceux qui circulaient sur le Mississippi : d'habitude on les voit fendre les eaux du fleuve au clair de lune, les chaudières rougeoyantes et les cheminées crachant plein d'étincelles dans la nuit. Le grand Fleuve avait enfin trouvé son maître. Mais l'esprit de férocité va encore s'illustrer, aidé en cela par le méchant dieu Vapeur, le plus traître et le plus démoniaque des serviteurs que l'homme ait jamais évoqués (avant l'énergie nucléaire) et le Fleuve ne capitule pas. Comme l'informateur de Tocqueville en fit la remarque, l'espérance de vie d'un vapeur du Mississippi était brève, et ce que les obstacles et les bancs de sable ne réussissaient plus à faire, l'explosion des chaudières l'accomplissait de manière autrement terrifiante.

La plupart des estampes de Currier et Ives parurent après la Guerre civile, à l'époque, précisément, où la locomotive succéda aux bateaux du Mississippi comme symbole du transport moderne. Ces images étaient déjà empreintes de nostalgie comme l'était aussi *La vie sur le Mississippi* (1883) de Mark Twain, un livre divisé, à l'instar de son auteur, en deux parts égales. Une moitié est une évocation sentimentale de la vie telle qu'elle

se déroulait au bord du fleuve avant la Guerre civile (« Le bon vieux temps »), l'autre un hymne aux triomphes de la technique moderne grâce à laquelle le pilotage avait cessé d'être un exploit héroïque. Si le Mississippi, dans notre iconographie nationale, est le Serpent troyen, Mark Twain est le vieux Laocoon que captive entièrement (comme il aurait pu lui-même le remarquer) son sujet, le Serpent et l'Homme, le Fleuve et le Dieu du Fleuve, presque confondus. Jusqu'à l'apparition de Mark Twain sur la scène littéraire, les fleuves ne jouent pas un rôle important dans la fiction américaine malgré la place éminente qu'ils tiennent dans la vie du pays : on les voyait surtout briller à travers les feuillages ou porter un Indien à la Fenimore Cooper dans un canoë à la Fenimore Cooper. Mark Twain est notre premier écrivain du fleuve, tout comme le Mississippi est notre fleuve suprême, et parmi les nombreux livres qu'il a écrits nous nous souvenons d'abord de ceux où coule le Mississippi. Il en est un surtout que nous n'oublions pas, où le grand fleuve coule avec tous les droits et les privilèges du principal (bien qu'il ait dans la distribution un second rôle) personnage : enlevez de son œuvre *Les aventures de Huckleberry Finn*, et vous n'en ôtez pas seulement la pierre angulaire, mais la clé. Le reste, tout simplement, ne tient plus. Près du vieux Laocoon se débattent ses deux fils, qui ressemblent à des hommes mais sont hauts comme des gamins : contentons-nous de les appeler Tom Sawyer et Huckleberry Finn, car si Mark Twain est bien un homme-enfant, ses plus grandes créations, ses Gémeaux, sont des enfants seulement par la taille, d'in vraisemblables gosses.

Mark Twain, ses jeunes garçons et le fleuve serpentin s'unissent en une harmonie mystique, formant une « quaternité » aux composantes indissociables car engagées dans ce qui est moins une lutte qu'une véritable synergie. Si le Mississippi est l'énergie naturelle, s'il forme un vaste et mouvant champ de forces, le

SUITE PAGE 38



Photo © IPS, Paris

Trompettiste, chanteur, chef d'orchestre et compositeur, Louis Armstrong (1900-1971) est un des plus grands noms du jazz. Il naquit à New Orleans, la capitale de la Louisiane, sur la rive gauche du Mississippi. Et il fut l'un des premiers musiciens de jazz à jouer sur les bateaux qui remontent ce fleuve, le plus long des États-Unis.

NIL

- Longueur: 6 670 km
- Source: dans le Burundi où il s'appelle le Kagera; embouchure: la mer Méditerranée
- Débit moyen: 3 000 m³ par seconde
- Bassin: 2 870 000 km²
- Le Nil Blanc (800 km) est son principal affluent
- Le lac Nasser, réservoir formé en amont par le Haut Barrage d'Assouan (achevé en 1971), est le plus grand lac artificiel du monde

Fleuve de la mémoire

par Lotfallah Soliman

CE n'est nullement l'effet du hasard. Pour assurer leur suprématie, les Puissances sont engagées dans deux courses parallèles: la course aux armements et la course à la mémoire. Ce n'est plus seulement à qui se dotera de l'arme la plus sophistiquée, mais égale-

ment à celui qui se donnera la mémoire la plus extensive. La découverte de la mémoire comme instrument de puissance est relativement récente. Mais l'on savait déjà, et depuis longtemps, que la mémoire était génératrice de volonté de puissance. ►

Le Nil Bleu creuse une gorge profonde dans le haut plateau éthiopien où il prend sa source. Vue aérienne, à droite, montrant un pont sur la route qui va de Addis-Abeba à Asmara.

Photo Georg Gerster © Rapho, Paris



► Le Nil naît dans des pays dont la mémoire réside dans la seule tradition, pour mourir dans le pays à la mémoire la plus monumentale. Il n'en faudra pas plus pour que l'Égypte s'érige en maîtresse du Nil, pour qu'elle devienne le Nil. Ce n'est pas entièrement de sa faute. De Ramsès à Mohammad Ali, tous les grands rois d'Égypte ont tenté de franchir la barrière des cataractes supérieures. La force du courant les a toujours ramenés de l'Afrique à la mer. Il faudra attendre la seconde moitié du 19^e siècle pour enfin découvrir la région des grands lacs et les années trênte du 20^e, pour inventorier toutes les sources du Nil. En attendant, il fallait vivre avec la seule mémoire égyptienne et s'accommoder

L'Euphrate

*J'ai vu l'Euphrate en rêve,
son cours somnolent que ponctuaient
ploufs de rongeurs, larges baies flânantes
bordées de toiles d'araignées
[arborescentes.
Eugenio Montale*

des mythes qu'elle a engendrés. Et convenir que le seul Nil sans épithète est celui qui coule à partir de la sixième cataracte, au nord de Karthoum et d'Oumhourman, mais en comptant à rebours. Plus en amont, le Nil devait décliner une identité secondaire: Nil Blanc, Nil Bleu, Nil des Montagnes, Nil des Gazelles, Nil des Girafes. Le Nil est le seul grand fleuve du monde dont le décompte commence à l'embouchure et dont les cataractes sont numérotées d'aval en amont, comme pour signifier que si la fleur et l'épi sont au bout de la tige, ils n'en demeurent pas moins les finalités ultimes de toute existence.

Le Nil est également le seul grand fleuve du monde à couler du sud au nord. Ayant pénétré en Asie à la poursuite des Hyksos, le roi égyptien Thoutmosis 1^{er}, fondateur du Nouvel Empire, s'arrêta à Karkemich (actuellement Djerablous). Il venait d'atteindre l'extrême limite du monde logique. Ne se trouvait-il pas soudain devant un fleuve où, pour aller vers le nord, il fallait ramer à contre-courant? Il se contenta de le traverser, d'installer une stèle pour marquer son passage, et de s'en retourner, non sans avoir baptisé ce fleuve – l'Euphrate – du nom de « mer à l'eau inversée ».

Ce pigeonnier monumental, en forme de pyramide, se trouve dans la Vallée du Nil. Peut-être le premier oiseau à avoir été domestiqué par l'homme, le pigeon était une importante ressource alimentaire dans l'ancienne Égypte.

Photo Silvester © Rapho, Paris

Depuis la plus haute antiquité et jusqu'à une date aussi récente que le Moyen Âge avancé, aucun Égyptien, fût-il roi, prêtre, guerrier, géographe, scribe, artisan ou simple cultivateur, ne pouvait imaginer que c'était lui qui vivait l'insolite. Le Cosmos, comme le Nil, ne pouvait être qu'égyptien.

Pendant des siècles, à chaque solstice d'été, Pharaon lui-même, entouré des grands dignitaires de son royaume, se rendait en grande pompe au fleuve, pour y jeter un papyrus enroulé. Ce rouleau ne contenait pas une offrande, mais un ordre au fleuve de monter. Symbole de l'incapacité des prêtres et des savants d'expliquer le phénomène de la crue, régulièrement renouvelée et éternellement renouvelable? Certes. Mais symbole, également, de la volonté de souveraineté de l'homme-dieu sur le dieu Nil.

Cette symbolique résume parfaitement toute l'histoire, souvent ambiguë, des liens qui, pendant des siècles et jusqu'à nos jours, ont uni les hommes du Nil sans épithète au fleuve qui sort du néant. « L'Égypte est un don du Nil ». Soit. Pour Hérodote et pour ceux, après lui, qui jugeront savant de le citer. Mais pas pour les Égyptiens, qu'il privait ainsi de leur souveraineté. A partir d'un tel aphorisme, de quelle légitimité l'Égypte et les Égyptiens pouvaient-ils se prévaloir pour affirmer leur volonté de puissance et leur pérennité, s'ils n'étaient que les réceptacles d'une offrande, fût-elle les pleurs d'Isis, sœur et épouse d'Osiris et mère d'Horus? Les dieux étant mortels, seul l'homme est porteur d'éternité. C'est donc à lui et à lui seul d'ordonner. Et c'est aux dieux de se plier à sa volonté. Entre l'ordre de monter, jeté par le pharaon au dieu-Nil et le Haut-Barrage qui

domestique ce même dieu, dans son cours inférieur, il existe une continuité qui légitime tout à la fois Ménès et Nasser et réduit à péripiétie vingt siècles de domination étrangère. « L'éternité est égyptienne »: le mot est d'André Malraux.

Cette « égyptianisation » du Nil n'a pas été sans une mesure frisant un certain racisme d'avant la lettre. Tous les grands rois d'Égypte caresseront le rêve de conquérir les terres du haut Nil et même d'Abyssinie. Mais la stèle de Semna, qui remonte à quatre mille ans et à la XII^e dynastie, interdira « pour toujours » aux « nègres » de passer par Heh pour descendre vers Thèbes. Et lorsqu'un

Le Saint-Laurent

*O enfance cette main à cinq feuilles
Étendue en travers de mon pays,
Je remonterai par l'onde de ton poignet
Les villes en veilleuses de berceaux
Et déjà ton visage entier comme une mer !*

Gatien Lapointe

roi du haut Nil, dont pourtant la civilisation et le dieu principal, Amon, étaient empruntés à l'Égypte, tentera de s'installer à Thèbes, la riposte sera terrible.

Et pourtant, c'est un limon « nègre » que le Nil charrie. Et toute la mythologie égyptienne, ou plutôt nilotique, sera marquée par cette négritude. La première idole des Égyptiens possède une tête de femme sur un corps d'hippopotame. Le justicier des morts est à la fois lion et crocodile. Aucune religion n'a autant animalisé le ciel. Et tout le bestiaire du panthéon égyptien est équatorial. Faute de mémoire consignée, on ne peut que constater: le haut Nil, récemment découvert,



et le bas Nil dont l'histoire est la plus vieille, ont certainement vécu sous le même signe religieux. Et c'est au Musée du Caire que l'on peut voir, statufiés, les dieux africains Hathor et Apis.

Présomptueuse ou pas, l'Égypte, déjà mémoire du Nil, est devenue le Nil. Nul en dehors d'elle n'est le Nil. Et le Nil doit être partout où elle est engagée. Il y a quelques années, alors qu'il n'y avait plus aucun mystère ni sur les sources ni sur le mécanisme de la crue, un ami tunisien s'entendait demander par le chauffeur de taxi qui l'avait chargé à l'aéroport du Caire, s'ils avaient le Nil en Tunisie. Dans la conscience populaire, les identifications s'étaient superposées au point de se confondre. Mon ami parlait l'arabe. La Tunisie était donc un pays arabe. Et comme le Nil, fleuve déjà égyptien était devenu un fleuve arabe..., il ne pouvait plus y avoir de pays arabe sans le Nil! Le phantasme n'était pas nouveau. Déjà, au 11^e siècle, le géographe arabe, Al-Idrisi, avait tracé une carte où l'on pouvait voir une branche du Nil aller se jeter dans l'Atlantique après avoir traversé toute l'Afrique du Nord.

A partir de cette conscience, à la fois mythique et démesurée, l'Égypte se voudra la principale, sinon la seule régulatrice du Nil. Elle récusera tous les projets de surélévation des niveaux des lacs africains et leur préférera la création d'un immense lac artificiel entre la première et la deuxième cataracte, c'est-à-dire principalement sur son territoire.

Avec la construction du Haut-Barrage, l'Égypte des mythes est morte. Pour la première fois de leur histoire, les Égyptiens sont seuls, sans dieux et sans perspective de miracles. Enfin! Ou tant pis! Aux hommes de façonner leur destin.

Lotfallah Soliman



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris



Presque toute la population de l'Égypte est concentrée dans les villages et les villes bâties sur une étroite bande de terrain aux abords du Nil. Ci-dessus, vue aérienne du centre du Caire prise vers l'aval et les îles de Ar-Rawdah (au premier plan) et Az-Zamalik. Avec une population de plus de 6 millions d'habitants, Le Caire est la plus grande ville d'Afrique.

VOLGA

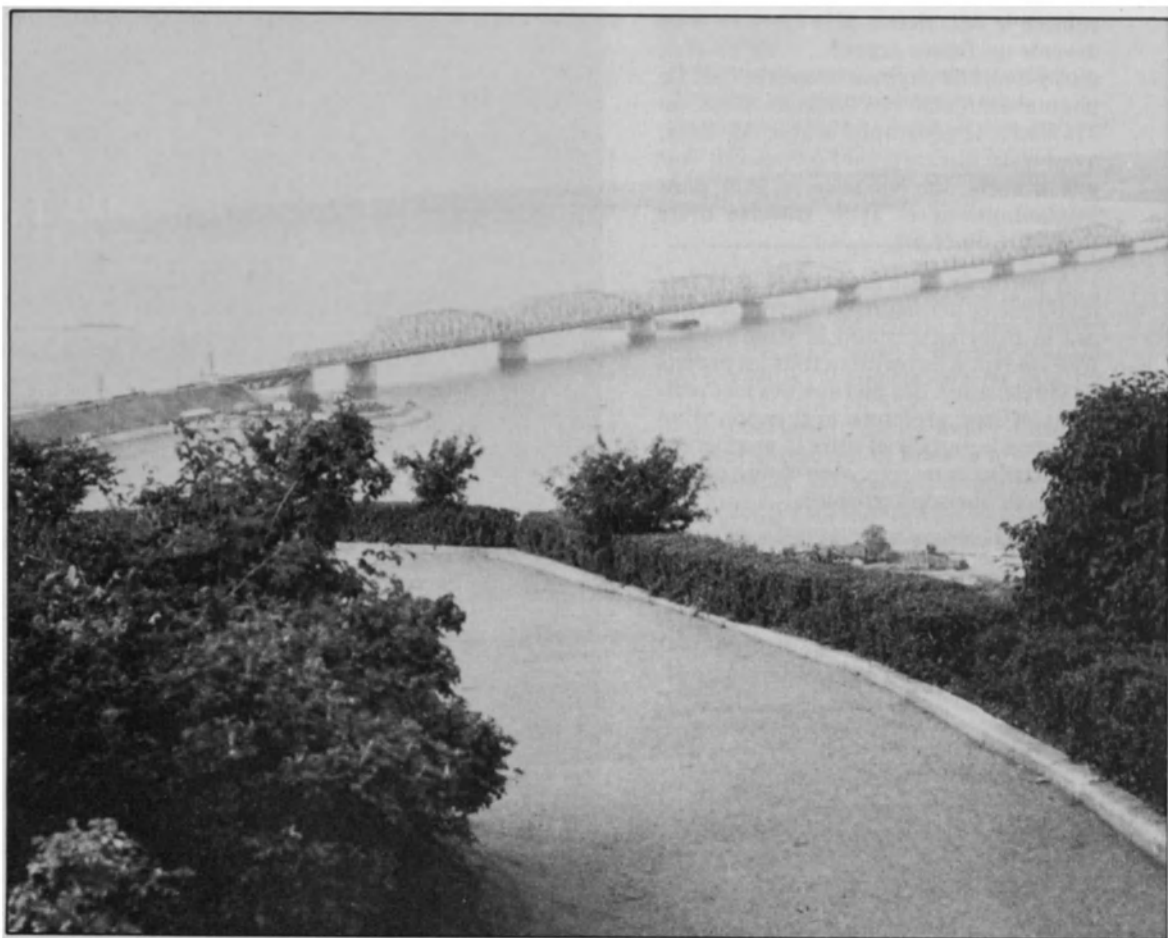
- Longueur: 3 350 km
- Source: le plateau du Valdai, au nord-ouest de Moscou; embouchure: la mer Caspienne
- Débit moyen: 8 000 m³ par seconde
- Bassin: 1 360 000 km²
- La Volga et ses affluents – plus de 70 en tout – transportent les deux tiers du fret fluvial de l'URSS
- Autrefois elle s'appelait la Ra

MATOUCHKA

par Leonid Likhodeev

Pont enjambant la Volga à Oulyanovsk (auparavant Simbirsk). Grand centre industriel situé au confluent de la Volga et de la Sviyaga, la ville a été rebaptisée en l'honneur de son enfant le plus célèbre, Vladimir Ilitch Oulianov (Lénine).

Photo Zeyons © Rapho, Paris



TOUS les fleuves commencent à leur source, mais il n'est pas donné à toutes les sources d'être à l'origine d'un grand fleuve. Il y a peu de mystères en ce monde qui nous fascinent davantage que le mystère de la naissance, le mystère du surgissement, le mystère de ce moment enchanteur où, voilà, il n'y avait rien et soudain il y a quelque chose. Les sources égrènent le mystère débordant, généreux, troublant d'un surgissement. Si les Russes appellent « clés » les sources, c'est bien parce qu'elles ouvrent les routes.

Une petite source glacée sourd de la terre dans les forêts du Valdai. Elle gazouille dans les feuilles mortes comme dans des langes, et des branches recouvrent son berceau de fortune. Sans se hâter, mais obstinément, le petit ruisseau s'efforce de sortir des halliers. Il inaugure une grande voie de 3 690 km de long, qui s'enfonce dans la profondeur des siècles. Il est le début d'un grand fleuve: la Volga.

Le fleuve serpente au milieu des prés, s'imprégnant de la couleur des fleurs des champs et de la force vive des affluents. Devenu adulte, il prend toute sa taille et entraîne

avec lui d'autres rivières, de plus en plus grand, de plus en plus large, impatient d'aller abreuver la mer, et on ne saurait trouver en Russie une rivière dont on ait plus parlé.

Donner une âme aux cours d'eau en les créant à son image et à sa ressemblance, l'homme a appris à faire cela dans la nuit païenne des temps. Les rivières ont été des sages, les rivières ont été des muses, les rivières ont été des guerriers, des preux, des laboureurs. La Volga, elle, a toujours été une mère. Une « matouchka » douce et sévère, redoutable dans la colère et tendre dans la compassion. Elle a été une mère parce qu'elle a enseigné le bien. Elle comblait les audacieux, reconfortait les faibles et son cœur était toujours avec ceux qui partaient chercher fortune.

Nous faisons si tôt la connaissance de la Volga qu'à l'âge mûr, nous sommes surpris de la connaître depuis si longtemps. Dès notre plus jeune âge, on nous berce avec ses chants. Ce sont des chants très tristes parce que ceux qui les ont composés étaient des hommes de peine qui n'en finissaient pas de haler ainsi la chaîne de leurs jours laborieux. Mais nous connaissons aussi d'autres chants, dans lesquels

la liberté déploie ses ailes. Il n'y a pas de rivière au monde dont l'image se confonde à ce point avec l'image de la bravoure, de l'absence d'entraves, de la liberté.

Les rivières ont une mémoire. Et la mémoire de celle-ci est vaste et profonde. Elle a conservé le choc sonore des haches bâtissant des isbas et le bruit mou du mortier tombant de la truelle sur la brique. Elle se souvient de la geste de Iaroslav le Sage et du duo saugrenu de ses vains héritiers. Elle se souvient des hordes féroces de Bathy et des épées vengeresses de Dimitri Donskoï. Elle se souvient des nobles harangues du citoyen Minine-au-bras-séché et des esquifs intrépides de Stenka Razine. Elle se souvient des bateliers, de leur route, jalonnée des croix grossièrement équarries de tombes innombrables sur ses rives. Elle se souvient de cette bataille qui décida du destin des peuples.

Le combat a eu lieu ici, au bord de la Volga qui aujourd'hui vient battre les quais de granit d'une ville nouvelle, surgie à l'emplacement de la bataille de Stalingrad. La Volga était tout à la fois obstacle et chemin, frontière et soutien. Elle brûlait de pétrole, se gonflait en un déferlement, étincelait de courroux et pleurait ses enfants avec de vraies larmes. Les enfants d'aujourd'hui ne savent pas ce que cela a été, et fasse le ciel qu'ils ne voient jamais de tels combats.

Le grand, le puissant fleuve poursuit son ancien cours au travers de mers nouvelles, formant ainsi de vastes degrés du majestueux «escalier volgien». Sur la Volga existait depuis très longtemps un court itinéraire par la «boucle de Samara»: il fallait descendre le fleuve jusqu'à Perevolok, là on faisait passer le bateau à sec sur des rouleaux dans l'Oussa et on pouvait tout recommencer, c'est-à-dire rejoindre la Volga en suivant le cours de l'Oussa. Cet itinéraire s'appelle «le carrousel de Jigouli». Il était déjà utilisé par des brigands qui guettaient, dans les piémonts de Jigouli, les caravanes de riches marchands. De nos jours, l'Oussa se jette dans la mer de Kouibychev et ses eaux sont sillonnées de touristes et de yachtmen. Cette ancienne section, si romantique, de la Volga est devenue l'endroit le plus industriel du fleuve. Trois villes, trois sœurs, ont surgi sur les rives de la mer de Kouibychev: Togliatti, Komsomolsk et Jigoulevsk. Trois villes édifiées par des jeunes, qui se souviennent comme si c'était hier du début de la construction.

Dans l'ancien temps, les villes de la Volga se répartissaient de telle sorte qu'on trouvait sur la rive droite celles qui portaient un nom masculin, et sur la gauche un nom féminin. A droite, Iaroslava et aussi Nijni-Novgorod (l'actuelle Gorki), Saratov, Simbirsk (l'actuelle Oulianovsk)... A gauche Kostroma, et aussi Kazan, Samara (l'actuelle Kouibychev), Astrakhan... Il y a peu de villes russes qui aient autant souffert des attaques ennemies et aient été aussi gravement sinis-



Ingénieurs au travail dans la salle des machines de la centrale hydro-électrique V.I. Lénine, tout petits à côté des énormes générateurs qui ont une capacité de plus de 2 millions de kilowatts. Située sur la Volga à la « Boucle de Samara », cette centrale produit environ le quart des plus de 40 millions de kilowatts/heure fournis au total chaque année par les installations hydro-électriques de la Volga au réseau national soviétique.

trées. Pourtant, malgré la dureté de l'histoire à leur égard, ces villes ont conservé beaucoup de témoins uniques de l'ancienne architecture russe.

L'homme a restitué dans ses œuvres la nature qui l'entourait. Il a bâti des toits en pyramide semblables à la silhouette pointue des sapins, il a fait des dentelles comme en dessine l'ombre des bouleaux, il a décoré de fleurs et d'oiseaux son cadre quotidien. Ce n'est pas un hasard si c'est dans les régions les plus belles de la Volga qu'est né l'artisanat d'art populaire. Et les objets sortis des mains des artisans racontent au monde entier l'extraordinaire beauté de ces lieux.

Majestueuse, la Volga roule ses eaux, se frayant un chemin par monts et forêts, par prés et champs. Elle coule au long de rives toutes pleines du souvenir d'hommes chers à notre cœur: c'est ici, sur la Volga, dans l'ancienne Simbirsk, qu'est né Vladimir Ilitch Lénine. De la Volga est issu un grand nombre d'écrivains, de musiciens, de savants russes ▶

La rive droite de la Volga, juste en amont de Kuybyshev.

Photos Eugène Kassine et Marc Redkine © Editions du Progrès, Moscou



► connus du monde entier. Il y a eu là des gens de toutes sortes : des riches à l'esprit pauvre et des pauvres à l'âme généreuse. La petite bourgeoisie secrète l'ignominie et foule aux pieds la dignité humaine. Mais de temps en temps échappent à ses ténèbres de grands hommes qui les dénoncent sans pitié. L'un d'entre eux a été le grand écrivain soviétique Maxime Gorki. Il vient d'une modeste maison de la rue de la poste à Nijni-Novgorod, et il l'a rendue immortelle. Il a parcouru la Volga comme un artisan parcourt la Grand-rue. Mais il l'a parcourue aussi en philosophe qui cherche le sens de la vie. La Volga était sa croix, la Volga était sa joie, la Volga était son université. Elle était cette école qui met la plume au service de la conscience.

Le Temps plane sur la Volga, et la Volga, inlassablement, poursuit sa course vers la mer. L'Akhtouba fait un coude brusque vers l'est et des milliers d'affluents, de canaux et de dérivations se répandent dans les steppes. Des embarcadères se succèdent, paisibles. Dans les sables qui jouxtent la Caspienne passent des caravanes de chameaux, et l'odeur d'ab-

La Seine

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Guillaume Apollinaire

sinthe des pâturages arrive des steppes infinies. Tout ici vient de la Volga, tous les espoirs des agriculteurs, des éleveurs. Son eau nourrit le grain superbe, son soleil le fait mûrir et c'est dans la cale de ses bateaux qu'il tombe en pluie. Dans la cale des bateaux de la Volga tombe aussi le sel, d'une blancheur éclatante, venu des salines de Baskountchak. Et c'est avec le pain et le sel de la bienvenue que la Volga accueille ses hôtes...

Entre l'Akhtouba et la Volga s'étendent de vertes terres inondables aussi inattendues en ces lieux qu'une oasis dans le désert. Cette terre est fertile et abondante. Si on regarde sur la carte cette région et le delta de la Volga, on voit que les contours en sont ceux de la légendaire corne d'abondance, comme tournée vers la Caspienne. Pour gagner le large, il faut descendre le fleuve au-delà d'Astrakhan. Il faut doubler des îles devant lesquelles claquent au vent les pavilions des usines de poisson, passer le long des pêcheries, le

long des jungles épaisses qui occupent la partie inférieure de la réserve naturelle constituée par le delta.

La réserve d'Astrakhan est un centre scientifique d'une importance exceptionnelle pour les études d'ornithologie dans le monde entier. Tout y a une allure un peu étrange, comme sur les images des manuels scolaires qui représentent un univers disparu depuis bien longtemps. Sur des étendues salées bondissent des antilopes-saïgas; dans les roseaux, des centaines d'espèces d'oiseaux aquatiques battent des ailes; des cygnes blancs et noirs voguent, en allongeant fièrement le cou; dans les fourrés se cachent des faisans bariolés; des hérons blancs déambulent sur leurs pattes télescopiques. Et des pélicans venus du fond des âges géologiques font leurs nids sur d'énormes radeaux de tiges de roseaux, de laiches, de branches d'osier qu'ils ont eux-mêmes assemblés. De loin, leurs nids ressemblent à une curieuse fleur colorée dont les pétales sont des oiseaux blancs et roses, immobiles.

En juin, lorsque l'aube se lève sur les grands roseaux, le frais lotus-nelumbo s'ouvre au ras de la nappe lisse d'une anse tranquille. La brise matinale berce les fleurs roses et pourpres au-dessus des feuilles d'un vert mat. Le delta de la Volga est le point le plus septentrional où l'on trouve cette fleur légendaire. Ici, on n'entend pas le battement à deux temps des vedettes et des barques à moteur. Seul parfois le bruit d'une rame frappant l'eau trahit la présence d'un homme qui, avec ses microscopes et ses éprouvettes, se cache au plus secret des lieux. Ne gêner en rien, c'est la grande loi de la réserve.

Vu d'avion, le delta de la Volga a l'air d'une main déformée à la tâche, avec ses veines bleues. Pour s'assurer que la Volga se jette bien dans la Caspienne, il suffit de regarder la carte. Et pourtant mieux vaut suivre le fleuve... Déboucher sur le vaste espace de la Caspienne, de l'ancienne mer de Khvalinsk, et voir que toute la route offre un espace où l'activité se déploie à perte de vue. Ici, à l'embouchure, au moment de rejoindre la mer, c'est comme si la Volga faisait le bilan de cette activité de titan. En chemin, elle a fait tourner des centaines de générateurs, elle a porté des centaines de milliers de véhicules de toutes sortes, acheminé des milliers de tonnes de marchandises. Elle a abreuvé tous ses champs, baigné tous ses prés. Et son flot a su réunir les eaux lointaines de la Baltique à celles de la Méditerranée et de l'Atlantique.

Leonid Likhodeev



Lieu de naissance du plus grand fleuve d'Europe. Le bâtiment à l'arrière-plan marque l'endroit où jaillit la source de la Volga, dans les monts Valdaï, au nord-ouest de Moscou, près du village de Volgo-Verkhovye.

Photos Eugène Kassine et Marc Redkine © Editions du Progrès, Moscou



Navigable sur la plus grande partie de son cours, la Volga et ses affluents forment un réseau de voies commerciales essentiel qui transporte les deux tiers du fret fluvial soviétique, et 25 % du total du bois. Ci-dessus, un vieux marinier du Spartak, bâtiment qui navigue sur la Volga.

YANGZI

- Longueur: 5 520 km
- Source: dans les monts Tann-gula du Haut plateau tibétain: embouchure: dans la mer de Chine orientale
- Débit moyen: 34 000 m³ par seconde
- Bassin: 1 800 000 km²
- Connue en général en Chine sous le nom de Chang Jiang

Vers l'est coule le fleuve

par Bai Hua



Photo © Schulthess, Suisse

Avec ses 10 millions d'habitants, Shanghai reste le principal port de Chine et l'un des plus grands du monde. Sur la photo, une vue du Suzhou, le fleuve qui traverse la ville, un peu avant son embouchure.

*J'habite à la source
Du Yangzi,
Toi à son embouchure
Loin, bien loin d'ici.
O je voudrais te voir
Chaque jour je t'appelle.
Et pourtant chaque jour
Nous buvons la même eau
Du Yangzi.*

C'EST ainsi que le fleuve m'est apparu pour la première fois, dans un poème. Je n'avais pas six ans alors. Ces vers d'un poète du 11^e siècle nommé Li Zhiyi sont admirablement faits pour la lecture à haute voix, et ils m'ont inspiré plus d'un rêve de tendresse durant mon enfance. Comme le fleuve s'appelle aussi « Lon-

gue Rivière » en chinois (*Changjiang*), je le voyais d'une longueur infinie.

Je l'imaginai aussi, je ne sais pourquoi, comme un ruban de soie brodée qui se déroulait parmi des montagnes vert sombre. Dans le poème, une belle jeune fille vit près de la source, un beau jeune homme près de l'embouchure. Nuit et jour ils languissent l'un pour l'autre. Et jamais ils ne se rencontrent, bien qu'ils puisent chaque matin au même fleuve.

Le Yangzi coule vers l'est, il emporte les plaintes de la jeune amoureuse. Et là-bas le garçon aperçoit le reflet de sa bien-aimée dans les vaguelettes, il entend ses doux murmures dans leur clapotis... Comment se sont-ils connus ? Pourquoi sont-ils séparés ? Nul batelier ne les aidera à se rejoindre ? Ces questions revenaient sans cesse

dans mes rêveries d'enfance, elles m'ont obsédé longtemps.

J'avais huit ans, l'été 1938, quand ma famille alla s'établir à Wuhan, qui est formée de trois villes au confluent de la Hanjiang et du Yangzi. Ce fut ma découverte du fleuve, bien plus long, bien plus large que je ne croyais, et, à ma grande surprise, couvert de jonques, de bateaux à vapeur et aussi de barques de pêche si petites que je craignais à tout instant de les voir s'engloutir dans les vagues.

J'étais de moins en moins rassuré sur le sort des deux amants du vieux poème, car les matelots des bateaux à vapeur avaient une allure terrifiante : ils refuseraient de les embarquer, pensais-je. Les pauvres jeunes gens ne se reverraient donc jamais ! ▶

Le Guadalquivir

Ô Guadalquivir !

*A Cazorla je t'ai vu naître ;
à Sanlúcar je te vois mourir.*

*Ces bulles d'eau claire
sous le vert d'un pin
c'était toi. Comme tu chantaient !*

*Semblable à moi, près de la mer,
fleuve de boue saumâtre,
songes-tu à ta source ?*

Antonio Machado

songes enfantins, c'est le symbole d'une grande nation qui a subi d'innombrables épreuves.

Depuis le début des années 1950, j'ai voyagé plusieurs fois à cheval dans les hautes vallées du fleuve, qui dans cette région se nomme la Jinsha. J'ai donc vu de mes yeux son étendue, ses nœuds, ses méandres, ses détours et les terribles obstacles auxquels il se heurte. Mais j'ai observé surtout sa puissance et sa bravoure.

Le Yangzi naît dans les glaciers du Geladandong, sommet des Monts Tanggula, en Chine occidentale. A son origine il se nomme Toutou (comme si c'était son nom d'enfant), puis il devient Tongtian, et plus loin Jinsha, quand du haut des Plateaux du Tibet et du Qinghai il descend en torrent dans le Yunnan.

Au flanc du Mont Baima (« Cheval Blanc ») tout couvert de neige, la Jinsha roule dans les rochers d'un canyon que les Tibétains appellent « Percée de l'Esprit » ; mais ce sont les torrents tumultueux qui ont creusé ce canyon, qu'aucun esprit n'a créé.

Après Shigu (« Tambour de pierre »), petite ville du Yunnan, la Jinsha pénètre dans les gorges profondes des Monts Hengduan qui brusquement la forcent à virer au nord-est et à former la boucle fantastique qu'on nomme « Première Courbe du Yangzi ». A partir de ce tournant à angle droit, elle doit encore se creuser un chemin sur 16 km dans une étroite vallée que bordent des cimes neigeuses et des falaises à pic. C'est la « Vallée du Saut du Tigre », large de 30 mètres à peine au point le plus resserré. Selon la légende, un tigre redoutable peut la franchir d'un bond.

Dans ces gorges, le courant, d'une vitesse folle, produit un perpétuel roulement de tonnerre. Quand je guide mon cheval à l'assaut des pentes effrayantes de la Vallée du Saut du Tigre, ce bruit assourdissant me plonge toujours dans de longues rêveries. Voilà, me semble-t-il, les rugissements qu'inspire une défaite : l'obligation de se soumettre à un revers inévitable. Mais pour les forts, les revers ne sont que l'occasion de mieux s'affirmer et de se préparer énergiquement à la prochaine attaque.

Le Tibre

*Entre les bouquets d'arbres qui
[ombragent la terre
Le Tibre majestueux roule jusqu'à la mer
Et ses eaux égalisent les beaux champs
[découverts.*

Ovide

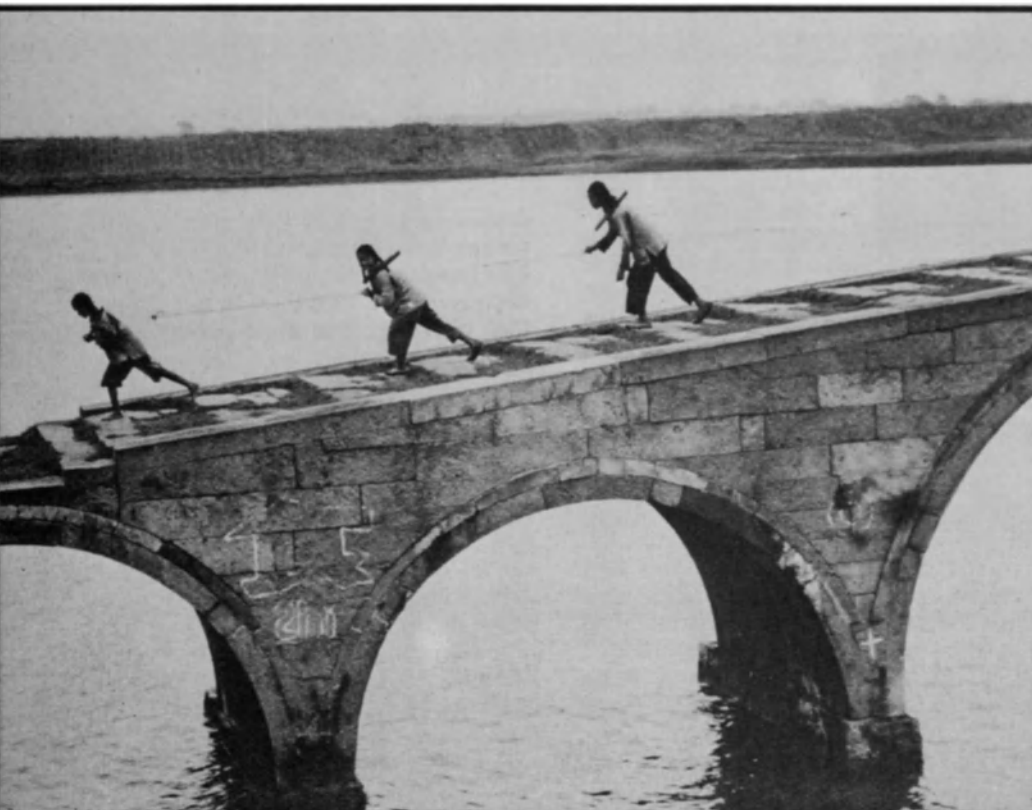
Ainsi la Jinsha rebrousse chemin sur près de 100 km, et soudain s'ouvre brutalement une issue au sud et va parcourir dans cette direction plus de 200 km avant de reprendre son cours vers l'est...

Les Naxi, qui habitent cette région, ont une vieille légende sur les trois rivières, Jinsha, Nujiang et Lancang, qui traversent du nord au sud les Monts Hengduan. Ce sont trois sœurs, dont Jinsha est la plus belle. Un méchant prince (le Mont Yulong, ou « Dragon de Jade », aux cimes enneigées) veut la retenir. Mais lorsqu'il est bien endormi, la jolie fille lui échappe et s'enfuit en riant.

On ne peut s'étonner que de bonnes gens se plaisent à imaginer d'heureux dénouements à leurs histoires, comme pour alléger le poids des tristes expériences de la vie. Au début des années 50, à l'endroit où la Jinsha se fraie une

Près de la ville de Suzhou appelée « la Venise chinoise » pour son lacis de rues et de canaux, une femme et ses deux filles halent leur bateau sur le Grand Canal.

Photos © Schulthess, Suisse



voie au sud, j'ai vu des esclaves travailler enchaînés sur les pentes de la montagne. A cette époque, la minorité ethnique Yi des Monts Xiaoliang conservait une forme de société typiquement esclavagiste. Mais aujourd'hui encore, sur la rive gauche de la Jinsha et sur les bords du lac Lugu, les Mosuo, qui sont au nombre de 10 000 environ, maintiennent obstinément un système matriarcal ainsi qu'une tradition de mariage par affinité, dit *ahshu*, qui est très rare dans le monde et que je trouve admirable. Les liens qui unissent homme et femme ne sont ni les biens économiques ni les enfants, mais l'amour pur et simple. Dans la famille matrilineaire, d'autres membres s'occupent aussi des enfants, comme des vieillards, et bien que chaque famille soit habituellement très nombreuse, tous vivent en harmonie.

A mesure que l'on descend l'interminable fleuve, on découvre aussi les traces des progrès lentement, durement accomplis par le peuple chinois. Le

Le Magdalena

*Sur le dur Magdalena,
long projet de mer,
des îles de plume et de sable
crient à l'éclat du soleil (...)
Vert-noir et vert-vert,
la forêt élastique et tendue,
ondule, rêve, se perd,
chemine et pense.*

*(...)
Ports aux bras sombres et ouverts !
Enfants au ventre gonflé
et aux yeux vifs.
Faim. Pétrole, bétail...*

Nicolás Guillén

fleuve devient navigable quand il entre dans le Sichuan. Là, on voit encore des hommes courbés sous la corde pour haler les bateaux à contre courant, tels que les a dépeints Li Bai (Li Po) grand poète de la dynastie des Tang : « ...épuisés, luttant contre les vents contraires... ». Les dalles lisses qui couvrent les berges furent d'abord des blocs rugueux ; elles ont été polies par les pieds nus de nos ancêtres. Et nous qui savons fabriquer des tracteurs, des navires, des fusées, des avions à réaction, nous ne pouvons encore nous passer de ces haleurs, ni de la houe, ni du bœuf à la charrue qui labourait ces champs bien avant notre ère.

Le Yangzi n'a jamais cessé de nourrir les terres fertiles qu'il arrose et qui constituent plus de la moitié du territoire chinois. Et, depuis la nuit des temps, plus d'un sage aussi s'y est abreuvé. Voilà près de 2000 ans, Qu Yuan composait ses glorieux poèmes en parcourant les rives d'un lac proche du Yangzi.

Plus tard, Li Bai et Du Fu, les grands poètes des Tang (618-907) ont erré chacun au bord du fleuve, mouettes solitaires, en exprimant leur profonde mélancolie par des chants et des pleurs. Et Li Bai ne s'est-il pas noyé dans le fleuve en essayant d'y saisir le reflet de la lune ? Quelle belle et triste tombe que la sienne !

Le fleuve poursuit sa route mélodieuse par les Trois Gorges, puis la grande plaine se déroule devant lui. Soudain, le Yangzi se calme, il coule sans heurts. Il s'élargit, gagne en puissance et se fait plus confiant. Il récapitule ses longs voyages, ses luttes et ses frustrations. Comment il s'est fortifié, comment il a grandi, il s'en souvient : en accueillant des centaines de ruis-

L'Orénoque

Son débit est si dense que les rapides, les tourbillons, les remous, qui agitent son éternelle descente, se fondent dans l'unité d'un pouls qui bat, de la saison sèche jusqu'à l'hivernage, avec les mêmes arrêts et les mêmes paroxysmes, depuis une époque antérieure à la naissance de l'homme.

Alejo Carpentier

seaux et de rivières. A présent, il coule majestueusement droit à la mer, droit au grand large, en charriant la neige fondue des glaciers, les fleurs des prairies qui bordent la Tongtian, les sables d'or de la Jinsha, la sueur tombée du front des haleurs, les clairs de lune sur le lac Tongding, les fanaux des barques de pêche sur le Panyant, et l'odeur du riz des plaines de Jiangnan...

La mer de Chine d'un bleu étincelant accueille le fleuve tourbillonnant. Le Yangzi finit par se mêler à la mer, par s'y perdre. Mais non, il a seulement changé de nom et d'aspect. Il s'est reconnu. Il s'est accompli. Désormais il n'est plus le Yangzi, il fait partie de l'océan qui unit tous les grands fleuves du monde, berceaux de tant de peuples : Mississippi, Amazone, Congo, Nil, Volga, Danube, Gange...

Voilà pourquoi je vois dans mes tristesses et mes soucis une joie. Je suis fier de « boire au même fleuve » avec des millions d'autres compatriotes, pendant ma vie entière.

Vers l'est coule le fleuve, vers l'océan. Chaque matin son flot soulève doucement la pourpre du soleil à la surface azurée de la mer.

Bai Hua

La petite ville de Fu Ling (40 000 habitants) est située au confluent du Yangzi et du Wu Chiang. Ces grandes artères fluviales constituent les voies commerciales des produits régionaux — céréales, huile d'abrin, laque et agrumes — emballés avec soin.



Huckleberry Finn de Mark Twain emprunte alors de sa puissance au fleuve qui le traverse, car celui-ci semble bien avoir inspiré à son auteur un rapide de l'imaginaire sans égal dans notre littérature. Il a libéré quelque chose en Mark Twain, un quelque chose qu'on appelle Huck Finn, version américaine de l'Enfant de la Nature de Wordsworth, sale, vif en parole, ignorant, amoral, mais, à l'évidence, un bienheureux Innocent dont le sens de la liberté est lié, immanquablement, au courant du fleuve, même s'il coule dans la mauvaise direction.

L'explorateur Henry Schoolcraft découvrit la vraie source du Mississippi, un lac que les Indiens appelaient « élan », mais baptisé « Itasca » (*Verfitas Cajput*) par Schoolcraft qui prétendit plus tard que ce nom désignait en langue indienne la poitrine de la femme. C'est ce même Schoolcraft dont les *Algie Researches* ont fourni à Henry Longfellow les légendes indiennes dont il tissa la trame du *Chant de Hiawatha*. Mais, par rapport à notre littérature, la véritable source du Mississippi de Mark Twain, dans *Huckleberry Finn*, c'est l'étang de Walden de Henry David Thoreau, de même que le radeau de Huck n'est qu'une transposition de la cabane de Thoreau. Celui-ci passa les dix dernières années de son existence à chercher le secret de la vie naturelle américaine, personnifiée à ses yeux par l'Indien. Et si Mark Twain faisait peu de cas du « noble sauvage » des romans de Fenimore Cooper, son Huck Finn tient bien plus de l'Indien que le Hiawatha de Longfellow, Peau-Rouge digne d'une image d'Épinal. Huck est l'esprit incarné des fleuves d'Amérique, bienheureux quand sa vie coule en liberté, méfiant envers la civilisation et ses contraintes et vouant toutes ses forces à aider son ami Jim enchaîné à fuir la société sous sa forme la plus répressive. Oui, ces deux-là forment notre couple le plus célèbre. Comme les amoureux de Keats, dans son *Ode à une urne grecque*, ils sont toujours en fuite, toujours traqués, mais, paradoxe, ils sont aussi le symbole de la liberté individuelle que nous cherchons tous, descendant à jamais le fleuve au-dessus des os tourmentés de De Soto, lancés par le courant au-delà des épaves d'un millier de vapeurs engloutis tandis que dans l'eau se reflète la lumière d'un million d'étoiles non triangulées encore.

John Seelye

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenay, 75700 Paris, France

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb

Rédacteurs :

Edition française : Alain Lévêque (Paris)
Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)

Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)
Edition russe : Nikolai Kouznetsov (Paris)
Edition arabe : Sayed Osman (Paris)
Edition allemande : Werner Merkli (Berne)
Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)
Edition hindie : Krishna Gopal (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)
Edition persane : Mohammed Reza Berenji (Téhéran)
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Said (Karachi)
Edition catalane : Joan Carreras i Marti (Barcelone)
Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Edition coréenne : Kim U-Yeom (Séoul)
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)

Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Punisa Pavlović (Belgrade)
Edition chinoise : Shen Guofen (Pékin)
Edition bulgare : Pavel Pissarev (Sofia)
Edition grecque : Alkis Anghelou (Athènes)
Editions braille : Frederick H. Potter (Paris)

Rédacteurs adjoints :

Edition française :
Edition anglaise : Roy Malkin
Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Robert Jacquemin

Promotion-diffusion : Fernando Ainsa

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

Nos auteurs

BAI HUA, écrivain chinois, est l'auteur de pièces de théâtre, de poèmes, de scénarios de film et de romans, notamment *Une ancienne voie de navigation* et *La mort d'un pêcheur*.

LOKENATH BHATTACHARYA, de l'Inde, est originaire de Bhatpara, petite ville du Bengale occidental situé au bord du Gange. Il est actuellement directeur du National Book Trust à New Delhi. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages (poésie, théâtre, romans, essais et traductions du français) parmi lesquels *Ghar*, paru en français sous le titre *Pages sur la Chambre*.

BENOIT DELAFON, avocat français, a créé en 1981, avec un architecte spécialisé dans la conception des navires fluviaux, l'association *Pier N° 1*, spécialisée dans le réaménagement et la réutilisation des péniches.

FRIEDRICH HEER, d'Autriche, est professeur de l'histoire des cultures à l'Université de Vienne. Parmi ses œuvres les plus marquantes, il faut citer *Europäische Geistesgeschichte (Histoire de la culture européenne)* et *Grundlagen der europäischen Demokratie der Neuzeit (Les fondements de la démocratie européenne des temps modernes)*.

LEONID LIKHODEEV, écrivain soviétique, est l'auteur, entre autres, de deux romans très populaires dans son pays, *Moi et mon automobile*, et *Quatre chapitres de la vie de Maria Nikolaïevna*.

HENRI LOPES est actuellement *Sous-Directeur général pour le Soutien du Programme à l'Unesco*. De 1969 à 1980, il a été membre du gouvernement de son pays, la République populaire du Congo, à différents postes ministériels, notamment celui de premier ministre. Écrivain, il est l'auteur de plusieurs romans et d'un recueil de nouvelles.

THIAGO DE MELLO est originaire de Manaus, capitale de l'État de l'Amazonie, au Brésil. Poète brésilien très connu, il a publié notamment *Silencio e palavra (Silence et paroles)*, *Vento geral (Le vent général)*, et *A canção do amor armado (Chant de l'amour armé, 1979)*.

JOHN SEELYE, des États-Unis, est écrivain et professeur à la University of North Carolina. Il travaille actuellement à un essai, en trois volumes, sur le thème du fleuve dans la littérature américaine. Le premier volume, *Prophetic Waters (Les eaux prophétiques)*, a paru en 1977.

LOTFALLAH SOLIMAN, d'Égypte, est originaire de Mansourah, ville du delta du Nil. D'abord éditeur, puis journaliste, il est actuellement éditorialiste dans un mensuel.

EUGENIO TURRI, d'Italie, est un géographe connu pour ses études sur le paysage et ses publications de géographie humaine. Ses recherches l'ont conduit en Asie et en Afrique, où il a passé plusieurs années. Il est l'auteur, entre autres, de *Antropologia del paesaggio (Anthropologie du paysage)*, *Continenti e paesi (Continents et pays)* et *Semiologia del paesaggio italiano (Sémiologie du paysage italien)*.

Citations

- **L'EUPHRATE**
in *Satura* d'Eugenio Montale.
Traduit de l'italien par Patrice Dyerval Angellini.
© Ed. Gallimard, 1976, pour la traduction française.
- **LE RHIN**
in *Oeuvres* de Hölderlin.
« Le Rhin », traduit de l'allemand par Gustave Roud.
© Ed. Gallimard, 1967.
- **LE SAINT-LAURENT**
in *Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe.
Les Ed. du Jour, Montréal.
© Ottawa, 1963.
- **L'ORENOQUE**
in *Le partage des eaux* de Alejo Carpentier.
Traduit de l'espagnol par René L.F. Durand
© Ed. Gallimard.

Albums pour enfants

Collection patrimoine mondial

Il existe sur notre planète des sites, des monuments et des paysages naturels qui ont résisté aux assauts du Temps. Ils constituent notre patrimoine commun, souvent heureux, parfois tragique.

L'Unesco, après en avoir établi l'inventaire, œuvre à sa sauvegarde qui nous concerne tous.

Cette collection d'albums illustrés a pour but de révéler cet héritage aux enfants du monde entier.

Pour chaque volume, un plan structuré (les principales étapes historiques, la faune, la flore, la vie quotidienne d'hier et d'aujourd'hui, etc.), une carte, un lexique, une chronologie, des chiffres-clés...

Volumes disponibles :

NEPAL La vallée de Katmandou
Le parc de Sagarmatha

TUNISIE Carthage, El Jem
La Médina de Tunis

A paraître :

SENEGAL GOREE

Port négrier



Albums de 48 pages 21,5 × 28 cm. Couvertures cartonnées. Dessins originaux en noir et couleurs. Le volume : 50 FF. Coédition Unesco/Etudes Vivantes.

FRANCE : en vente en librairie et par correspondance à l'Unesco, Bureau D.080, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, en joignant votre règlement, franco de port, par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets France 12958-48F, libellé à l'ordre de la Librairie de l'Unesco.

AUTRES PAYS : consulter notre agent de vente.

Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasheri, Tirana. — **ALGÉRIE.** Société nationale d'édition et diffusion (SNEO), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Le Courrier de l'Unesco (allemand, anglais, français, espagnol). Mr Herbert Baum Deutscher Unesco-Kurier Vertrieb Besaltstrasse 57 5300 BONN 3. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. Pour les cartes scientifiques seulement. Geo Center Postfach 800830 Stuttgart 80. — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R D A. — **ARGENTINE.** Libreria El Correo de la Unesco EDILYR S R L Tucumán 1685 1050 Buenos Aires. — **AUTRICHE.** Buchhandlung Gerold and Co Graben 31 A-1011 Wien. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier". Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Édition néerlandaise seulement. N V Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294 Porto Novo. — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9 052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rue de Janeiro RJ. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMÉROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste Catherine Ouest, Montréal, Oue H3H 1M7. — **CHILI.** Libreria La Biblioteca Alejandro, 1867 Casilla, 5602 Santiago 2. — **CHINE.** China National Publications Import and Export Corporation, P.O. Box 88, Beijing. — **COLOMBIE.** Instituto Colombiano de Cultura, Carrera 3A n° 18/24 Bogota. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 577 Brazzaville. — **COMMISSION NATIONALE CONGOLAISE** pour l'Unesco, B.P. 493, Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Librairies des Presses Unesco, Commission Nationale Ivoirienne pour l'Unesco, B.P. 2871, Abidjan. — **DANEMARK.** Munksgaard export and subscription service 35 Norre Sogade 1370 Copenhagen K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talat Harb Street, Tahri Square, Le Caire. — **ESPAGNE.** MUNDI-PRENSA Libros S.A., Castelló 37, Madrid 1, Ediciones LIBER, Apartado 17, Mag-

dalena 8, Ondárroa (Vizcaya) DONAIRE, Apto de Correos 341, La Coruna, Libreria Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4 Libreria CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7. — **ÉTATS-UNIS.** Unipub 345, Park Avenue South, New York, N Y 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. Suomalainen Kirjakauppa Oy, Koivuvaraan Kuja 2, 01640 Vantaa 64. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12 598 48. — **GRÈCE.** Toutes librairies internationales. — **RÉP. POP. REV. DE GUINÉE.** Commission nationale guinéenne pour l'Unesco, B.P. 964, Conakry. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — **LIBRAIRIE Catholique « Jeunesse d'Afrique »,** Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest VI. — **A. K. V. Könyvtárolók Boltja Népköztársaság utja 16, Budapest VI.** — **INDE.** Orient Longman Ltd. Kamani Marg, Ballard Estate Bombay 400 038, 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2 5-9-41/1 Bashir Bagh, Hyderabad 500001 (AP), 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderabad, Hyderabad-500001. Publications Unit, Ministry of Education and Culture, Ex. AFO Hutments, Dr. Rajendra Prasad Road, Nouvelle-Delhi-110001, Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iran-chah Chomali N° 300; B.P. 1533, Téhéran; Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St. Enghélab Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** A. B. C. Bookstore Ltd, P.O. Box 1283, 71 Allenby Road, Tel Aviv 61000. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Shuhwa Toranomon 3 Bldg, 23-6 Toranomon 3-chome, Minato-ku, Tokyo 105. — **LIBAN.** Librairie Antoine, A. Neufel et frères; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications; Commission nationale de la Rép. dem. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALAISIE.** University of Malaya Co-operative Bookshop, Kuala Lumpur 22-11. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. — **Courrier de l'Unesco** pour les membres du corps enseignant; Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B.P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul' Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parcquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** Libreria El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, Mexico 12 DF. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do Livro e do Disco

(INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1° andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauclert, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications: Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement: A. S. Narvesens Litteraturjeneste, Box 6125 Oslo 6 Universitets Bokhandel, Universitetssentret, P. D. B. 307, Blindern Oslo 3. — **PAKISTAN.** Mirza Book Agency, 65 Shahrah Quaid-i-azam, Box 729 Lahore 3. — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra Nelly de Garcia Astillero, Pte Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** Pour les périodiques seulement: Dekker and Nordemann NV, P.O. Box 197, 1 000 AD Amsterdam. Pour les publications seulement: Keesing Boeken B.V., Postbus 1118, 1000 B C Amsterdam. — **PEROU.** Libreria Studium, Plaza Francia 1164 Apartado 2139, Lima. — **POLOGNE.** ORPAN-Import Palac Kultury, 00-901 Warszawa, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie-Przedmiescie N° 7, 00-068 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Export-Import, 3 Calea "13 Decembrie", P.O. Box 1-136/1-137, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S E 1. Mc Carta Ltd., 122 Kings Cross Road, Londres WC1X, 9 DS. — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar. Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé; National Bookshop, P.O. Box 48, Mahé. — **SUÈDE.** Toutes les publications: A/B C E Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Regeringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement: Svenska FN-Forbundet, Skolgränd 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgiro 184692. — **SUISSE.** Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, Rue Grenus, 1211, Genève 11. C.C.P. 12 236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S N T L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente), Zahradní Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement: Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nám 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Évangélique, B.P. 1164, Lomé. Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Haset Kitapevi A. S., Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Ediyur Uruguaya, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YOU-GOSLAVIE.** Mladost, Illica 30/11, Zagreb. Cankarjeva Založba, Zopitarjeva 2, Ljubljana; Nolit, Terazije 27/11, Belgrade. — **RÉP. DU ZAIRE.** La Librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.



*...capitale des syllabes de l'eau,
père patriarche, tu es
l'éternité secrète
des fécondations,
plongent en toi des fleuves comme des oiseaux, te couvrent
les pistils couleur de flamme,
les grands troncs morts te peuplent de parfum,
la lune ne peut te veiller ni te toiser.
Tu es chargé de sperme vert
comme un arbre nuptial, tu es argenté
par le printemps sauvage,
tu es empourpré de bois,
bleu entre la lune des pierres,
vêtu de vapeur ferrugineuse,
lent comme le chemin d'un monde.*

Pablo Neruda